

Université de Montréal

**La Racine des mots : héritage, langue et identité chez les apprenants du gaélique
irlandais au Canada**

par Amélie Montpetit

**Département d'anthropologie
Faculté des Arts et Sciences**

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de M. Sc. (Maître ès sciences) en
anthropologie

Août 2018

©Amélie Montpetit, 2018

Résumé

Les Irlandais font partie des peuples européens fondateurs du Canada. Arrivés par milliers au cours du XIX^e, ils ont marqué la culture et la généalogie du Canada, surtout dans l'est. Pourtant, il ne reste aucune trace de leur langue dans les foyers canadiens. Mais, la langue gaélique n'a pas disparu pour autant. Elle fait en fait une résurgence depuis quelques décennies. Poussés par leurs héritages, mais également par un fort intérêt pour la culture, ils sont plus d'une centaine de Canadiens, chaque année, à apprendre la langue irlandaise, participant à la revitalisation de cette langue en danger. Cette recherche démontrera que le gaélique irlandais est bien vivant dans l'est du Canada, nourri par l'intérêt des gens pour la culture irlandaise et leur ascendance, allant jusqu'à construire l'identité d'une minorité plus investie.

Mots clés : Langue en diaspora, identité linguistique, gaélophone, ancêtres, immigration, diaspora irlandaise, apprentissage linguistique, multiculturalisme, langue minoritaire, revitalisation linguistique.

Abstract

The Irish are among the European founding peoples of Canada. Arriving by thousands during the 19th century, they marked the culture and genealogy of Canada, especially in the East. Yet, there is no trace of their language in Canadian homes. But the Gaelic language has not disappeared. It has actually experienced a resurgence in recent decades. Driven by their heritage, but also by a strong interest in the culture, more than a hundred Canadians learn the Irish language each year, helping to revitalize this endangered language. This research will show that Irish Gaelic is alive in Canada, fueled by people's interest in Irish culture and their own ancestry, and even building the identity of a more committed minority.

Key words: Diasporic language, Irish Gaelic, linguistic identity, gaelophone, ancestors, immigration, Irish diaspora, language learning, multiculturalism, minority language, linguistic revitalisation.

Table des matières

Résumé.....	3
Abstract.....	3
Table des matières.....	4
Remerciements.....	vii
Avant-propos.....	viii
INTRODUCTION	9
MISE EN CONTEXTE.....	17
Le <i>Gaeilge</i> : brève histoire et situation actuelle.....	17
Les Irlandais au Canada	26
OBJECTIF DE RECHERCHE	38
Questions et hypothèse	39
MÉTHODOLOGIE.....	41
La population étudiée.....	42
Les terrains de recherche	43
Questionnaire	47
Entrevues	49
Contraintes et problèmes.....	50
CADRE THÉORIQUE	53
Langue et identité.....	53
Héritage culturel et linguistique.....	58
« L’Exotisme » irlandais.....	63

Revitalisation du <i>Gaeilge</i>	65
RÉSULTATS DE RECHERCHE.....	69
Observations	69
Questionnaire	72
Entrevues	78
DISCUSSION.....	85
Un rapport aux ancêtres, mais pas aussi important qu'on pourrait croire.....	86
Le <i>gaeilge</i> , un facteur identitaire, même chez les non-descendants	88
Participer à un mouvement transnational.....	91
L'authenticité du voyage.....	93
L'intérêt pour la culture au cœur de l'apprentissage.....	95
Bref... ..	100
CONCLUSION.....	102
Bibliographie.....	106
Articles de périodiques	106
Contre-rendu de conférences	107
Mémoire.....	107
Monographies et chapitres de livres.....	107
Publication gouvernementale.....	108
Rapport de recherche	108
Reportage télévisé.....	109
Sites internet.....	109

ANNEXE 1 : Glossaire.....	viii
ANNEXE 2 : Sondage.....	ix

Remerciements

Je voudrais tout d'abord remercier tous ceux qui m'ont supporté lors de ce travail: famille, amis, collègues et professeurs. Si j'ai tenu bon, malgré les difficultés, c'est grâce à ces gens.

Je voudrais également remercier les organisateurs de la Semaine d'immersion gaélique du *Gaeltacht* Thuaisceart an Oileáin Úir de m'avoir accueillie avec enthousiasme quand je suis allée faire mon terrain de recherche chez eux. Il en va de même pour l'École d'études irlandaises de l'Université Concordia et l'organisme *Comhrá* grâce à qui j'apprends tous les jours un peu plus le gaélique et qui, eux aussi, m'ont laissé observer leurs élèves en plus d'en être une moi-même.

Un travail de recherche anthropologique ne serait rien sans participants. De ce fait, j'aimerais remercier tous les volontaires qui ont participé à ma recherche. Merci d'avoir partagé vos passions et une partie de vos vies avec moi.

Lorsque l'on travaille pendant des mois à l'élaboration d'un projet, on finit par ne plus voir ses défauts, ses erreurs de structure et ses fautes. C'est pourquoi j'aimerais en dernier remercier les gens qui m'ont aidé dans ma correction, soit Nathalie Gauthier, Odette Boucher et Philippe Isabelle. J'aimerais remercier particulièrement ma collègue et amie Catherine Châteauvert, qui en plus de ça a été ma première lectrice et critique. Si ce texte existe, structuré et lisible comme il l'est aujourd'hui, c'est grâce à eux.

Go raibh mile maith agat,

Merci mille fois,

Amélie

Avant-propos

En tant que Québécoise, les questions de peuples et de langues minoritaires m'ont toujours touchée. Si je pouvais me sentir assez en sécurité au Québec, je n'étais pas non plus sans ignorer les difficultés qu'avaient connues mes ancêtres et que connaissent encore aujourd'hui mes homologues franco-canadiens dans le reste du pays. J'ai eu l'occasion d'aller vivre pendant 9 mois avec ces homologues et j'ai été touchée par leur résilience et leur dévotion pour leur héritage francophone. Ajoutez à cela un fort intérêt pour la culture gaélique, qui me vient d'une passion pour la littérature fantastique et la mythologie, et vous avez les bases de cette recherche.

Le gaélique irlandais est également une langue minoritaire, en danger même. Elle n'est la langue maternelle que d'une minorité d'Irlandais et, pourtant, ici, au Canada, des centaines d'apprenants tentent d'acquérir cette langue depuis des années. Je me suis demandé d'où pouvait venir cet intérêt aussi grand pour cette langue. Étaient-ils tous comme moi, passionnés par cette culture mystérieuse et riche, ou bien la diaspora irlandaise du XIXe siècle avait-elle quelque chose à voir avec tout ça? Était-ce surtout des descendants irlandais que j'avais avec moi, dans mes classes de *gaeilge*?

Je ne le savais pas, mais je savais que toutes ces questions feraient un excellent travail de mémoire.

Sur ce, bonne lecture...

INTRODUCTION

Lorsque j'étais enfant, ma grand-mère m'apprit qu'une partie de ses ancêtres venait d'Allemagne et avait fui la guerre pour venir ici au Canada. Dès lors, je fus prise d'un intense désir d'apprendre l'allemand, de visiter l'Allemagne et de tout faire pour me rapprocher de ces ancêtres. J'étais heureuse, dans le monde multiculturel que nous habitons, de pouvoir réclamer moi aussi des origines plus originales que la « canadiennes françaises » qui dominait le paysage québécois. Bien sûr, je n'avais qu'une douzaine d'années et mes opportunités d'apprendre une autre langue et de voyager n'étaient pas les mêmes qu'elles le sont aujourd'hui.

Ma grand-mère est décédée peu de temps après et ma mère a rapidement découvert que cette dernière avait fort probablement inventé toute cette histoire, puisque notre généalogie ne nous connectait aucunement avec l'Allemagne. Mon intérêt pour l'allemand est disparu dans les mois suivants et, une fois au cégep, c'est en espagnol, une langue beaucoup plus pratique pour le voyage et le travail, que je faisais mes cours de langue complémentaire.

Cette anecdote peut sembler plus anodine, elle est toutefois importante pour la suite des choses, car elle est le point de départ de ce qui m'a amené à faire ce travail.

Si j'avais, à la fin de mon adolescence, perdu l'intérêt d'apprendre la langue allemande, ce désir de me rapprocher de « mes ancêtres » à travers leur langue n'aurait pas fini de m'intriguer. Pourquoi, maintenant que je savais que mes ancêtres n'étaient apparemment que français, le fait d'être francophone était-il un caractère identitaire si important pour moi?

Et, pourquoi avais-je à ce point tenu, pendant mes années d'ignorance, à apprendre une langue qui ne me servirait pas plus qu'il le faut ici?

Ces questions, longtemps casées dans un coin de mon esprit, me sont revenues en force au moment d'entreprendre mes premiers cours de gaélique irlandais.

Au cours des dernières années, j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de réfléchir à la place de la langue dans la construction identitaire. Pour des raisons personnelles, académiques ou professionnelles, j'ai été mise en contact avec des gens qui accordaient la même importance que moi à apprendre et préserver la langue de leurs aïeuls. Il peut sembler logique, après tout, qu'en l'absence d'ancêtres vivants pour nous expliquer nos origines, notre premier réflexe pour s'en rapprocher soit de se tourner vers un partage culturel dont la première étape est souvent le langage.

La diaspora irlandaise en Amérique est un sujet qui a bien intéressé les chercheurs, américains et irlandais. Toutefois, elle se concentre spécialement sur les descendants états-uniens. S'il est vrai qu'il existe une littérature de « l'irlandaisité » canadienne, elle est loin d'être aussi élaborée que celle des États-Unis quand il en vient à la langue. On pourrait se questionner longtemps à savoir pourquoi cette préférence existe: la recherche estime-t-elle que la population irlando-canadienne est trop petite? Peut-être assume-t-on, à tort selon moi, qu'un portrait des Irlando-Américains peut parfaitement être collé aux Irlando-Canadiens et qu'il n'y a pas lieu de leur dédier leurs propres recherches?

Le but de ce travail n'est pas de trouver réponse à ces questions, mais bien de contribuer à pallier ce manque. La culture et la langue irlandaise sont bien vivantes au Canada,

à sa propre façon, et méritent sa propre recherche. Après tout, le seul *Gaeltacht* en dehors de l'Irlande se trouve au Canada.

Si je ne savais pas dès le début comment l'aborder, le caractère diasporique et minoritaire de la langue gaélique, mainte fois souligné dans la littérature, était, je le savais déjà, ce qui allait motiver ma recherche. Je connaissais déjà les liens entre de nombreux Québécois et l'Irlande. Après tout, il n'y avait qu'à voir la Saint-Patrick chaque année. Toutefois, il m'a fallu plusieurs mois pour mettre le doigt sur mon sujet de recherche et, encore, il a continué de se peaufiner au fil de mes recherches.

Je voulais travailler sur la langue irlandaise, au Canada, mais je ne savais de quel sens aborder la question. Je ne pouvais pas faire l'étude d'un groupe gaélophones irlandais au Canada, il n'en existe pas, du moins, pas pour qui la langue gaélique est maternelle. Je devais donc trouver un autre angle d'approche.

C'est finalement en suivant mon premier cours de gaélique que l'idée m'est finalement venue. Je voulais connaître la raison qui poussait tous ces gens, autour de moi, à apprendre le gaélique irlandais, si loin de sa région d'attache.

J'ai rapidement remarqué, en parlant avec mes collègues de classe, que bon nombre d'entre eux avaient des ancêtres irlandais et j'ai soudainement repensé à mon adolescence pseudo-allemande. Leurs ancêtres étaient probablement, pour eux aussi, la raison d'apprendre la langue gaélique.

C'est à tout le moins ce que j'allais tenter de confirmer pendant les deux années qui allait suivre.

Dans la littérature concernant l'apprentissage de langue minoritaire, la place de l'ascendance est toujours très importante. S'il existe pour chaque langue des apprenants qui ne sont là que pour combler une certaine curiosité, la majorité d'entre eux sont pratiquement toujours des descendants du peuple concerné. La raison de leur apprentissage est habituellement pour pouvoir renouer avec leurs ancêtres à travers le médium linguistique. Cet apprentissage peut ensuite être suivi d'un voyage dans le pays « d'origine », comme une espèce de pèlerinage identitaire. Plusieurs de mes collègues de classe, parmi ceux qui avaient des ancêtres irlandais, parlaient effectivement de partir en Irlande.

Une autre des caractéristiques de ces apprenants de langue minoritaire était l'aspect militant de leur apprentissage. En apprenant la langue, ils voulaient contribuer à l'effort pour préserver la langue et, en quelque sorte, venger leurs ancêtres qui avaient subi l'oppression qui mettait maintenant leurs langues dans les situations précaires où elles se trouvaient.

Ce même militantisme existait-il pour les apprenants de descendance irlandaise ici? Je crois que oui.

Alors que je commençais ma recherche, je me suis mise à penser aux Franco-Ténois que j'avais rencontrés, un an plus tôt, lors d'un contrat de travail que j'effectuais aux Territoires du Nord-Ouest. Ces Franco-Ténois qui avaient la particularité d'être monolingues anglophones. Ils s'identifiaient toutefois comme « franco » à travers leurs racines. Ils appartenaient à une génération perdue, entre celle de leurs parents, réprimés dans leurs francophonies, et celle de leurs enfants, à qui l'opportunité d'apprendre le français avait été rendue possible par l'ouverture d'écoles française.

Si des gens pouvaient s'identifier à une langue à travers leurs racines seulement, il y avait fort à parier que des locuteurs du gaélique irlandais s'identifieraient comme irlando-canadiens.

Comme nous le verrons plus tard dans ce texte, les recherches sur la langue et l'identité sont plus ambiguës sur le sujet. Si certaines affirment avec ferveur que la langue a tout à voir avec l'identité, d'autres sont beaucoup plus précautionneux et disent plutôt qu'associer la langue à l'identité n'est pas si simple. Les premiers supportent l'hypothèse que la langue, étant à la base de la culture et des échanges interpersonnels, est également au cœur de l'identité. C'est par la langue que l'on peut communiquer avec les autres, expliquer notre point de vue, comprendre celui de l'autre et, surtout, se rapprocher ou se séparer de l'autre. Les seconds supportent plutôt l'idée que la langue est un moyen d'expression de l'identité, mais qu'elle n'en a pas non plus le facteur prépondérant. Au contraire de l'identité, la langue peut être facilement acquise et changer, mais la façon de voir le monde, même exprimé avec d'autres mots, reste le même.

La littérature concernant la diaspora européenne en Amérique du Nord mentionne également le fait que plusieurs descendants de cette diaspora naviguent à leur gré entre deux identités, soit celle du pays de naissance et celle du pays d'origine des ancêtres. Dans le second cas toutefois, ils n'expriment ce caractère identitaire quand y faisant appel, se réclament euro-américains, mais ne partageant avec les Européens concernés ni la langue, ni les habitudes, ni la culture. Ainsi, pour plusieurs Irlando-Américains, la démonstration de leur « irlandaisité » ne se fait qu'à travers la célébration de la St-Patrick de vert vêtu et la déclaration d'appartenance à ce groupe lors des recensements.

Je savais déjà, en commençant cette recherche, que la présence irlandaise au Canada était importante, du moins d'un point de vue culturel et démographique. Les Irlandais sont arrivés par milliers en Amérique du Nord au cours des trois derniers siècles, surtout entre la fin de la conquête, en 1763, et celle de la confédération, en 1867. La Grande Famine a amené une grande vague d'immigration irlandaise vers le milieu du XIXe siècle et il aurait été impossible que ces milliers d'Irlandais passent inaperçus dans l'Histoire canadienne.

Une partie de ces réfugiés et de leurs descendants continueront à parler *gaeilge* pendant le siècle à venir, voire plus. Un dialecte propre à la région sera même créé à Terre-Neuve, où des Irlandais viennent déjà pêcher la morue depuis le XVIIe siècle. Toutefois, face à la prédominance du français et, surtout, de l'anglais, la langue disparaîtra peu à peu, jusqu'à ne devenir qu'un souvenir à la fin du XXe siècle.

En Irlande, si la langue est toujours parlée, on ne peut pas dire qu'elle soit au mieux de sa forme. Des siècles de répression britannique et de mauvaise presse la laisseront dans un état critique au tournant du XXe siècle. De nombreuses réformes viseront à faire changer les choses, sans grand succès. De nos jours, si la langue irlandaise est encore enseignée dans les écoles du pays, les adultes en perdent souvent l'usage une fois leur scolarité terminée et elle n'est plus parlée que par une petite minorité d'Irlandais, majoritairement dans les *Gaeltachta*.

L'apprentissage du *gaeilge* au Canada n'est donc pas sans effets. En assurant là l'enseignement adéquat du *gaeilge* par diverses interventions dans les cours et activités du Canada, l'Irlande assure la pérennité de sa langue à l'étranger. L'acquisition de la langue gaélique, même à l'étranger, s'inscrit dans un effort de revitalisation linguistique transnationale.

Pour répondre à mes questions, j'ai décidé de faire une recherche en entonnoir. D'abord, lire ce qui avait déjà été écrit sur les langues minoritaires, peu importe la langue ou la culture ciblée par le texte. Ensuite, faire plusieurs terrains de recherche dans des lieux d'apprentissage du gaélique, pour me faire une idée des résultats et orienter le reste de ma recherche. Finalement, créer un sondage pour les apprenants et passer des apprenants descendants en entrevues pour leur poser mes questions et avoir plus de détails sur mon sujet.

Le travail qui suit se divisera donc en six parties. D'abord, une mise en contexte nous permettra de comprendre la situation du gaélique irlandais en Irlande et au Canada, ce qui est nécessaire à la compréhension de la problématique. Nous passerons ensuite à l'objectif de recherche où j'expliquerai plus en détail les questions et hypothèses qui ont été évoquées plus tôt. Suivra la méthodologie où j'expliquerai les différentes techniques de collecte de données utilisées pour faire cette recherche et leurs limites. Puis, dans le cadre théorique, nous survolerons ce qui a déjà été produit sur les sujets de ma problématique, soit l'identité linguistique, l'héritage culturel, l'attrait de la culture gaélique et la revitalisation du gaélique. Le chapitre sur mes résultats de recherches présentera en détail les données recueillies à la suite de cette recherche. Finalement, la discussion fera l'analyse de ses données et expliquera pourquoi j'arrive aux conclusions qui suivent dans les prochains paragraphes.

Contrairement à bien d'autres langues minoritaires dans la littérature scientifique, l'ascendance est effectivement un important facteur de détermination à apprendre le gaélique irlandais. Toutefois, il est second après la culture qui, par sa facilité d'accès et son « exotisme », fascine et poussent de nombreuses personnes à apprendre l'irlandais pour approfondir leur connaissance de cette société.

De plus, si la langue n'entre pas dans la définition identitaire d'une majorité des apprenants, cela découle surtout d'un profond respect pour la culture irlandaise et d'une réticence à se proclamer irlando-canadien sans avoir réellement d'attache à cette culture. L'identité, toutefois, est une fabrication personnelle et ni la présence ni l'absence d'ascendance irlandaise ne peuvent déterminer la relation de l'apprenant à la langue irlandaise.

Finalement, la profonde connexion entre l'Irlande et les apprenants du *gaeilge*. Cette relation donnant-donnant sert tout autant ceux qui apprennent la langue irlandaise, qui ont besoin de support pour y arriver, que la langue minoritaire qu'ils apprennent; c'est ce qui explique l'implication de l'Irlande dans plusieurs sphères d'activités irlando-canadienne.

Avec ce mémoire, je souhaite contribuer à la recherche sur les langues minoritaires et d'héritage. J'espère également pouvoir participer aux nombreuses recherches sur la diaspora irlandaise et la persévérance linguistique, mais d'un point de vue canadien cette fois. Enfin, je voudrais partager mon avis sur la langue et l'identité des groupes en diaspora.

Notez que je ne parlerai pas dans ce travail d'Irlando-Canadiens, car tous les descendants irlandais ne se considèrent pas comme nécessairement identitairement rattachés à l'Irlande. À moins que mes répondants se déclarent eux-mêmes irlando-canadiens, j'éviterai donc ce terme dans ma recherche.

MISE EN CONTEXTE

Le *Gaeilge*: brève histoire et situation actuelle

Avant toute chose, qu'il nous faut d'abord expliquer ce qu'est le gaélique irlandais, appelé *gaeilge* en gaélique, afin de comprendre les différents éléments de cette recherche. Les épreuves, conflits et changements qui ont teinté la langue et marqué le peuple de l'Irlande ont, en effet, eu leurs échos sur l'état de la langue ici, au Canada. Pour comprendre cette particularité, il nous faut saisir comment la situation de cette langue, maternelle pour la grande majorité d'une nation il y a moins de 200 ans, a pu devenir aussi peu commune au point d'être encore minoritaire dans son pays natal aujourd'hui. Pour cela, il nous faut faire une petite revue d'histoire.

Origine

Les origines de la langue irlandaise sont nébuleuses. En effet, ayant longtemps été des langues dépourvues d'écriture, les langues celtes insulaires n'ont pas laissé de traces lors de leur apparition sur les îles Britanniques. On ne peut alors que spéculer à partir des informations disponibles sur les peuples celtes, dont les origines sont également incertaines (Údarás na *Gaeltachta*, 2018).

La majorité des historiens s'entendent toutefois pour dire que les Irlandais sont les plus anciens Celtes de l'archipel, arrivés sur l'île il y a 2 500 ans. Ils se seraient ensuite étendus au reste de du territoire insulaire. Si d'autres langues étaient probablement parlées dans les îles Britanniques, c'est le vieil irlandais qui deviendra, au début de notre ère, la langue la plus

parlée en Irlande. Les « Irlandais » qui s'installeront dans le nord de la plus grande île seront nommés Gael Scotti par les Romains. Ces « colons » deviendront plus tard les Écossais gaélophones, dont le gaélique est aujourd'hui bien différent de celui de leur cousin d'Irlande (Údarás na *Gaeltachta*, 2018).

C'est au début du Ve siècle que, avec l'arrivée de la christianisation, les Irlandais entreront en contact avec l'alphabet latin qui, deux siècles plus tard, servira de base à la création d'un alphabet gaélique. Si, avant cela, il existait déjà des inscriptions oghamiques basées sur le latin, probablement sous influence de la Gaule, il ne faut pas les compter comme une écriture manuscrite à proprement parler. Ces inscriptions sont des épitaphes et donc on ne trouve pas de longs textes gravés dans la pierre avec elles. Il faudra vraiment attendre l'arrivée des religieux chrétiens pour voir réellement un alphabet irlandais apparaître (Richter, 1993).

Pendant les invasions vikings, entre 900 et 1200 de notre ère, quelques mots seront empruntés aux Scandinaves, comme « pingin », pièce de monnaie, et « margadh », marché, mais leur présence s'en tiendra à ces quelques emprunts. Ceux-ci n'auront pas plus d'impact significatif sur la langue irlandaise. Les Anglo-Normands auront la même influence sur le *Gaeilge* pendant le XIIe siècle, donc relativement limitée (Údarás na *Gaeltachta*, 2018).

Hormis quelques changements apportés par le passage du temps et le va-et-vient de différents conquérants, la langue gaélique connaîtra une évolution assez tranquille et, entre 1200 et 1600, connaîtra son âge d'or, une branche de la langue, plus « noble », naissant même dans les lieux de savoirs (Údarás na *Gaeltachta*, 2018). L'anglais, amené par les Anglo-Normands lors de leur conquête au XIIe siècle, restera confiné aux environs de Dublin pendant encore bien des années (O'Donnaile, 2014).

Régime britannique

Le *gaelge* demeura la langue dominante en Irlande et dans une vaste partie de l'archipel pendant plusieurs siècles par la suite. Son déclin commencera avec les diverses lois imposées par le régime britannique à partir du XIVe siècle (Crowley, 2005, p. 2).

Comme c'est le cas pour plusieurs cultures et langues minoritaires à travers le monde, le *gaelge* a survécu à plusieurs tentatives d'assimilation pendant ses siècles sous l'autorité britannique, à l'époque encore bien petite. L'influence de la majorité irlandaise déplaira d'ailleurs beaucoup aux Britanniques dont les colons, bien loin d'amener les Irlandais à adopter les « bonnes valeurs anglaises », seront plutôt eux-mêmes adoptés par le peuple qu'ils viennent coloniser. Tout cela rendra, bien entendu, l'assimilation des Irlandais par l'autorité britannique bien plus difficile.

Pour ces raisons, dès le XIVe siècle, plusieurs lois et actions seront prises par les différents monarques de la Grande-Bretagne pour tenter de diminuer l'importance du *gaelge* et, espèrent-ils avec elle, de la culture irlandaise. Déjà à l'époque, le gaélique irlandais était vu comme la langue des ennemis du roi et il était d'ailleurs interdit à un gaélophone d'assister aux rencontres du gouvernement. Les Irlandais étaient considérés comme des barbares et voir le peuple anglais minoritaire, qui se devait d'être au-dessus d'eux, se convertir à cette majorité irlandaise était donc bien mal vu (Crowley, 2005, p. 2-5). Siècle après siècle, des lois seront adoptées par la monarchie britannique afin d'arriver à l'objectif d'assimilation totale et complète des Irlandais.

L'Acte de Kilkenny, adopté en 1366, sera la première de ces lois, visant à proscrire toutes choses irlandaises, incluant la langue, des foyers et familles des colons anglais en Irlande. L'objectif de cette loi était de renverser l'assimilation déjà bien avancée des Irlando-Britannique par la majorité irlandaise colonisée. Il est désormais interdit aux anglophones de s'habiller comme les Irlandais, de parler leur langue ou de pratiquer toutes autres traditions irlandaises. Le but de l'Acte de Kilkenny n'était donc pas d'assimiler les Irlandais ou d'éradiquer leur langue, mais d'empêcher les colons anglais de donner un statut respectable aux « ennemis irlandais » (Crowley, 2005.). Les résultats de cette décision seront importants pour la suite de l'Histoire.

En 1537, pour faire suite à cet acte, le Roi Henry VIII décrètera que de parler *gaeilge* lorsqu'on est Anglais est un acte de trahison. À l'époque, le gaélique irlandais n'est déjà plus la langue ni du gouvernement ni des affaires (Crowley, 2005, p. 11-12). Il est considéré que les différences culturelles, donc linguistiques, sont les causes de divisions dans la colonie et empêche l'unification des peuples sous la couronne britannique. La division qui était de mise entre colons anglais et natifs irlandais à la fin du XIVe siècle n'est donc plus la solution recommandée pour diriger la colonie. Il faut plutôt assimiler les Irlandais pour en faire de bons citoyens, civilisés, loyaux sujets de la Couronne. Pour cette raison, en plus de ce qui est déjà demandé aux Anglais, Henri VIII demandera également aux Irlandais d'adopter la langue et les manières anglaises (Crowley, 2005, p. 13-14). Le roi espère également que l'adoption de l'anglais par les Irlandais facilitera leur conversion au protestantisme, point important dans le programme de colonisation britannique (Crowley, 2005, p. 14). Inversement, la Reine Elizabeth Ière, qui règnera de 1558 à 1603, cherchera plutôt à gagner les faveurs du peuple

irlandais, et leur conversion, en promouvant l'usage du *gaelge* dans les lieux de pouvoirs anglais (Doyle, 2015, p. 11-12). Cela donnera un bref répit au gaélique, qui ne durera pas.

Un autre coup dur pour le *gaelge* sera l'adoption, vers la fin du XVIIe siècle, de diverses lois pénales visant à promouvoir le protestantisme, associé le plus souvent aux anglophones. Dès 1786, aucun catholique ne pourra faire l'éducation des enfants et cela mènera, d'une part, à l'exile d'une partie de l'élite irlandaise vers d'autres pays catholiques, et d'autre part, à l'adoption du système scolaire anglais par une autre partie de la population (Doyle, 2015, p. 64-66). Malgré tout, certains critiques de l'époque s'opposeront à ces lois, stipulant que de nuire à l'enseignement en *gaelge* en Irlande ne ferait que tourner les Irlandais contre les Anglais et retarder leur conversion au protestantisme (Doyle, 2015, p. 68-69). Malgré une certaine opposition, vis-à-vis du traitement du gaélique par les politiques linguistiques anglaises, au tournant du XIXe siècle, l'anglais aura presque remplacé l'irlandais dans toutes les sphères de la vie irlandaise urbaine ainsi que dans les sphères économique et politique des régions rurales (Doyle, 2015, p. 111).

Vers la seconde moitié du XIXe siècle, une majorité d'Irlandais auront finalement abandonné le *gaelge* pour adopter l'anglais. Leur but, pour la plupart, est de donner un meilleur avenir à leurs enfants pour qui ils ne voient aucun avenir s'ils leur apprennent le *gaelge* (Doyle, 2015, p.118-119). Le gaélique irlandais deviendra rapidement tabou, associé à plusieurs préjugés négatifs, tels que la pauvreté et le manque d'éducation. La population irlandaise ne verra plus l'intérêt de continuer à apprendre le *gaelge* à la maison, alors que les écoles, les usines, les marchés et le reste de la vie urbaine, qui gagnent en popularité grâce à l'industrialisation, se passent en anglais (O'Donnaile, 2014). Ceux qui s'accrocheront à la

vieille langue seront ridiculisés par leurs pairs (Mahony, 1989), ce qui encouragera encore plus l'abandon de la langue. Vers la fin du XIXe, le gaélique irlandais n'est presque plus parlé en dehors de certaines campagnes à l'ouest du pays, isolées de l'influence anglaise.

Curieusement, au même moment, face au déclin de la langue gaélique, plusieurs érudits se sont penchés sur sa situation pour tenter de trouver une solution afin de la protéger. L'auteur Thomas Davis et plusieurs autres déclarèrent même le *gaeilge* la langue nationale de l'Irlande, voulant encourager sa protection et sa revitalisation. La Society for the Preservation of the Irish Language, qui fut établie en 1876, réussit à faire reconnaître l'irlandais comme langue d'enseignement valide, du primaire à l'université. Une vingtaine d'années plus tard, en 1893, la Gaelic League voyait le jour. La ligue créa un mouvement pour protéger la langue irlandaise et moderniser la grammaire écrite afin de lui faire suivre l'évolution du langage parlé. Cette grammaire sera finalement publiée par le gouvernement irlandais en 1958 et reconnue comme version officielle (Údarás na Gaeltachta, 2018).

Malgré tous ces efforts, à l'aube de la révolution irlandaise, en 1916, même les plus nationalistes parmi les Irlandais ne parlaient que peu la langue.

Révolution

Le *gaeilge* récupérera réellement ses lettres de noblesse à partir de la révolution. Les premiers mots sur la déclaration d'indépendance de 1916 seront d'ailleurs Poblacht na hÉireann, soit « République d'Irlande » en gaélique. Le simple fait de faire une déclaration politique partiellement en *gaeilgeest* une façon de redonner son importance à la langue.

Ce premier pas vers la restauration du gaélique irlandais sera suivi, une trentaine d'années plus tard, de mesures constitutionnelles afin de protéger la langue. Ainsi, l'article 8 de la constitution de la République d'Irlande stipule-t-elle depuis 1948 que « la langue irlandaise, en tant que langue nationale, est la première langue officielle », suivie par l'anglais qui n'a que le statut de langue officielle. De plus, les lois devront être écrites dans les deux langues avec, en cas de conflit entre les deux versions, une primauté de la version *gaeilge* (Constitution de l'Irlande, article 25, alinéas 4.5 et 4.6).

L'indépendance de 1922 s'accompagnera par un regain d'intérêt pour le *gaeilge* et de fierté pour les gaélophones. La langue irlandaise devient un marqueur identitaire important pour les Irlandais (Chríost, 2003, p. 81) ainsi, dans un revirement de situation plutôt ironique, le *gaeilge* deviendra un moyen se différencier des autres habitants des îles Britanniques dans les deux Irlandes (Watson, 1996), créant donc un miroir de l'acte de Kilkenny, qui voulait à l'époque diviser les bons Anglais des Irlandais barbares. L'idéologie qui domine au lendemain de la création de la République vise maintenant à diviser les bons Irlandais des Britanniques conquérants.

Toutefois, pour des raisons linguistiques et politiques évidentes, cet inversement ne connaîtra pas un aussi franc succès que l'acte de 1366. L'anglais domine déjà le pays, la majorité des Irlandais ne parle plus *gaeilge* depuis plusieurs générations et tout ce qui a trait à la politique et l'économie à l'intérieur et à l'extérieur du pays se font en anglais, faute de politiciens et de corps patronaux majoritairement gaélophones. En même si le gaélique était obligatoire dans les écoles et encore présente comme langue maternelle dans certaines régions,

son déclin continua dû au fait que, dans les grands centres, les services ne pouvaient être donné adéquatement la population gaélophone (O'Donnaile, 2014).

En Irlande du Nord, après la révolution au sud, la situation des gaélophones empira. Associée maintenant plus que jamais à la langue de l'ennemi et des traîtres, la langue irlandaise se vit expulsée des relations officielles, proscrite dans le plus d'écoles possible et effacée du paysage; les noms de rues irlandais étant bannis. Les gaélophones étaient perçus comme des gens en qui on ne pouvait avoir confiance et l'écart entre anglophone et gaélophone se creusa. Cela perdura jusque dans les années 1970, où l'irlandais obtint enfin un statut de langue minoritaire en Grande-Bretagne (O'Donnaile, 2014).

Aujourd'hui

Le gaélique irlandais demeure la première langue officielle et seule langue nationale de la République d'Irlande (Constitution de l'Irlande, Article 8, 2015). C'est également une langue minoritaire reconnue et protégée en Irlande du Nord (La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, 2000).

Malgré tout, dans ces deux régions, le *gaelgeest* en forte minorité et les efforts de revitalisation, s'ils connaissent un faible succès, ne semblent à ce jour pas pouvoir assurer la pérennité de la langue. En effet, lorsque questionnée à ce sujet dans le recensement irlandais de 2016, seulement 39,8 % de la population disait pouvoir parler *gaelge*, un nombre d'autant plus faible en Irlande du Nord où seulement 17 % de la population est capable de le parler (Darmody et Daly, 2015).

Les raisons en causes sont nombreuses. Ironiquement, l'indépendance est l'une d'elles. En effet, en Irlande, le gaélique n'est plus perçu comme un moyen pour les Irlandais de se distinguer, voire se protéger, de leur voisin. Puisqu'ils possèdent leur propre nation, les Irlandais associent cette dernière à leur marqueur d'identité, plutôt que la langue, par exemple (Paulston, Chen et Connerty, 1993). La langue n'a plus besoin de la reconnaissance et protection du peuple, puisqu'elle est protégée par les lois. Le *gaeilge* est rarement la langue employée à la maison et les enfants l'apprennent plutôt à l'école, où elle est obligatoire (Price, 2000, cité dans Costa, 2011). Seules quelques régions, nommées *Gaeltacht*, possèdent des locuteurs natifs du *Gaeilge* et sont à même de servir la population en gaélique. Les grands centres et leurs services continuent d'être à grande majorité anglophone. Toutefois, des mesures de favoritisme à l'embauche encouragent les Irlandais à pratiquer la langue gaélique (Borooah, Dineen et Lynch, 2009). Malgré tout, les employeurs et même le gouvernement continuent d'offrir très peu de services et de possibilité d'emploi pour les locuteurs de gaélique, donc l'anglais prime.

La situation est plutôt inverse en Irlande du Nord, car les gaélophones sont assez regroupés et isolés. Parlant une langue minoritaire, ils n'ont pas le même rapport avec le *gaeilge* qui est encore un fort marqueur identitaire pour eux (Borooah, Dineen et Lynch, 2009), ce qui n'empêche pas la langue d'être en danger là aussi, faute d'une démographie assez importante. De plus, pour les raisons évoquées plus tôt – association de la langue à la pauvreté, perception du *gaeilge* comme la langue de l'ennemi et de nombreuses politiques de répressions linguistiques – plusieurs gaélophones ont préféré ne pas apprendre cette langue à leurs enfants qui la réapprennent maintenant à l'âge adulte.

Les Irlandais au Canada

Maintenant que nous connaissons mieux le vécu de leurs ancêtres et contemporains, il nous est possible de nous pencher sur l'histoire des immigrants irlandais en Amérique du Nord, plus précisément au Canada.

Il faut d'abord prendre note, avant de commencer, et pour faire suite à notre dernier chapitre, que la vaste diaspora d'Irlande, constituée majoritairement au courant du XIXe siècle, est également perçue comme l'une des causes de la chute de la langue irlandaise (McMonagle, 2012-a).

Plus de 400 ans d'immigrations

Les Irlandais sont arrivés au Canada bien avant la conquête de la Nouvelle-France par les Britanniques. Au début du XVII^e siècle, peut-être même avant, des pêcheurs irlandais allaient chercher de la morue sur les côtes de Terre-Neuve, ce qui fait qu'à ce jour, la province canadienne est le seul lieu hors de l'Europe avec un nom irlandais : *Talamh en Eisc*, soit la Terre/le Pays des poissons. Si les campements sont souvent provisoires, certains Irlandais s'installeront de façon permanente sur l'île, dans l'espoir d'une meilleure vie. Certains iront également se mêler aux colons anglais des Treize Colonies (Doyle, 2015, p. 15-20).

Après la conquête de la Nouvelle-France, en 1763, le Canada connut une première vague d'immigration irlandaise. Après l'échec de la révolte de 1798 en Irlande, plusieurs révolutionnaires se retrouvèrent au Canada, soit de leur propre gré, pour fuir les représailles britanniques, soit, ironiquement, en punition pour leur crime de trahison (McCarthy, 1999, p. 99). Ces révolutionnaires amenèrent avec eux leurs idéaux et, en février 1800, tenteront de

créer la République de Terre-Neuve. Leurs efforts seront rapidement mis à mal et trois de ces hommes seront pendus pour mutinerie au mois de juillet suivant (McCarthy, 1999, p. 100-110).

Ce ne fut pas là la seule tentative des Irlandais de faire reconnaître leur importance dans la colonie. Deux autres essais avaient déjà eu lieu, quelques années auparavant, d'abord à l'Île-du-Prince-Édouard, puis au Nouveau-Brunswick.

En 1780, alors que le capitaine Walter Patterson recevait l'ordre de renommer l'Isle Saint-Jean, il proposa le nom de Nouvelle-Irlande pour la province. La proposition fut toutefois refusée, une loi interdisant à l'époque toute colonisation irlandaise, ce qui incluait le baptême de territoire (O'Grady, 1988, p. 203). L'Isle Saint-Jean sera plutôt renommée l'Île-du-Prince-Édouard en 1798. La présence irlandaise sur l'île laisserait malgré tout sa marque dans la musique, la danse et même le patois local (O'Grady, p. 212).

La deuxième fut au Nouveau-Brunswick, qui devait à la base être nommé Nouvelle-Irlande (Toner, 1988, p. 235). Ce choix aurait bien reflété la situation démographique des Irlandais qui, en 1871, formaient déjà le groupe ethnique le plus peuplé dans la province (Toner, 1998, p. 231). Peu de détails sont donnés sur la proposition du nom et les raisons de son rejet, quoiqu'on puisse supposer qu'il s'agit de raisons semblables que celles énoncées lors de la première tentative.

Ce fut là les trois seules tentatives pour faire reconnaître officiellement, de façon topographique, l'importance de la présence irlandaise au Canada. Pourtant, les plus grandes vagues d'immigrations irlandaises étaient loin d'être encore arrivées.

« Cheap Labor » pour les canaux et les camps de bûcherons

L'immigration en Amérique du Nord continuera en petite quantité au début du XIXe siècle et aura peu d'impact sur la vie et la culture des Canadiens, si ce n'est pour quelques personnages plus importants qu'il ne vaut pas la peine de nommer dans le cadre de ce travail. Les langues gaéliques sont perçues comme étant barbares et leur utilisation est accueillie avec mépris par les locaux et les autorités (Doyle, 2015, p. 39). C'est plutôt vers 1815 que l'immigration reprendra de plus belle, dans les Maritimes. Ils formeront le quart de la population de l'Île-du-Prince-Édouard, le tiers de celle de la Nouvelle-Écosse et 60% des immigrants, entre 1927 et 1935 au Nouveau-Brunswick (Doyle, 2015, p. 42-43).

C'est en 1823 qu'arrivera le premier convoi important d'Irlandais à destination des provinces continentales du Canada. Ils y seront envoyés par Peter Robinson, frère du procureur général du Haut-Canada, John Beverley Robinson, et lui-même superintendant de l'émigration du sud de l'Irlande vers le Canada (MacKay, 1990, p. 53-54), avec la promesse d'une vie meilleure. Les billets seront subventionnés par le gouvernement britannique et les Irlandais s'entasseront sur des navires marchands afin d'aller conquérir ce nouveau territoire. Ces hommes, femmes et enfants arriveront par milliers au Canada dès 1823, afin de peupler et, surtout, bâtir la colonie britannique nord-américaine. Malheureusement pour eux, plusieurs d'entre eux ne possèdent pas les moyens d'entretenir une ferme, même quand la terre leur est offerte gratuitement (Viau, 2013, p. 96-97). Prêts à tout pour fuir une Irlande surpeuplée et pauvre, ils seront employés pour construire, entre autres, les canaux Rideau en Outaouais, dans les années 1830, (MacKay, 1990, p. 81-102, 109) et de Beauharnois, en Montérégie, dans

les années 1840 (Viau, 2013). Certains trouveront également leur chemin jusque dans les forêts du Québec, dans les camps de bûcherons.

Leurs conditions de vie si d'abord prometteuses (MacKay, 1990, p. 104-105), seront généralement pitoyable, entre les maisons de fortune éloignées de tout, les emplois dangereux où plusieurs perdront la vie, la « swamp fever », mieux connu sous le nom de malaria, qui touchera de nombreux ouvriers du canal Rideau et les conflits avec les locaux, parfois mortels. Certains seront contraints de vivre dans des cavernes ou bien de fonder de tristes villages près des marécages infestés de malaria (Doyle, 2015, p. 44-48).

Malgré tout, cette première suite de vagues d'immigration amènera son lot de gaélophones en Ontario et au Québec. Leur présence sera si importante que, sur les chantiers de Rideau, il faudra faire venir des officiers pouvant parler gaélique afin diriger les employés unilingues (Doyle, 2015, p. 44).

Une nouvelle vague arrivera pendant les années 1840, alors qu'une nouvelle loi visant à diminuer la pauvreté chez le peuple irlandais verra la création de nombreuses « workhouses » et poussera de nombreux propriétaires terriens à financer l'émigration de plusieurs paysans irlandais afin de ne plus avoir à se soucier de leur sort. Ces mesures, qui seront désignées sous le terme « shoveling out the paupers », ou, plus poliment, « removal of redundant population », mèneront à l'arrivée de plus de 200 000 Irlandais au Canada. Pour eux aussi, les promesses ne seront pas tenues et leurs arrivées dans les colonies nord-américaines seront loin de leur apporter toutes les richesses assurées par leurs anciens propriétaires terriens (MacKay, 1990, p. 189-193). C'est parmi eux que les ouvriers de Beauharnois seront sélectionnés. Là encore,

les conditions de travail seront déplorables et les ouvriers, Irlandais à majorités, n'auront souvent comme choix que de pauvres conditions de travail ou la faim (Viau, 2013, p.77).

La Grande Famine

La tristement célèbre Grande Famine qui a marqué l'imaginaire des Québécois quand il est question des Irlandais est la source de la plus importante vague d'immigration au Canada. MacKay la décrit même comme une « inondation » (MacKay, 1990, p. 193).

La récolte de la pomme de terre de 1845 s'annonçait excellente quand, en août, les premières menaces d'infections furent repérées par le *Gardener's Chronicle*. L'infection ne semblait toutefois toucher que les pays continentaux, alors il n'y avait pas trop d'inquiétude dans les îles. Puis, en septembre, la nouvelle tomba : les pommes de terre irlandaises étaient également touchées. Si l'infection semblait bénigne au commencement, vers la mi-septembre, force fut de constater qu'au moins 50 % de la récolte serait perdue. La situation n'aurait pas été si grave, si les Irlandais ne dépendaient pas des pommes de terre comme base de leur alimentation. L'orge, l'avoine et le blé avaient eu de très bonnes récoltes, pour leur part, mais ils servaient à l'exportation et comme à chaque année, ils furent emportés, avec le porc, le bœuf et le beurre, vers le continent européen (MacKay, 1990, p. 219-223).

Pour remédier à la crise alimentaire, qui fut déclarée à la mi-janvier de 1846, les autorités britanniques importèrent du maïs d'Amérique et en abaissèrent le prix (McGowan, 2009, p. 13). Malheureusement, une grande partie de la population ne possédait pas d'argent pour acheter lesdits vivres. Ceux qui le pouvaient se trouvèrent alors au la prise avec des problèmes d'estomac, n'ayant pas été instruit sur la façon d'apprêter l'aliment. Quand la

technique fut finalement diffusée, le maïs réussit tout de même à sauver plusieurs vies. Vers la fin de mars, seuls trois dépôts de nourriture, prévus en cas de famine, avaient été ouverts, causant beaucoup de frustration chez les paysans affamés (MacKay, 1990, p. 226-227).

La récolte de 1846, espérée pour pallier la famine, fut déclarée complètement perdue vers la mi-août de la même année, et les Anglais durent mettre en œuvre des « mesures extraordinaires » pour venir en aide aux Irlandais. Craignant de devoir absorber de fortes pertes monétaires et de créer une dépendance économique et alimentaire à l'Angleterre chez les Irlandais, les Anglais envoyèrent peu d'aide alimentaire, mais créèrent de nombreux emplois pour que les Irlandais puissent accumuler de l'argent et acheter des vivres dans les marchés (McGowan, 2009, p. 14-15). Des routes sans destinations et autres infrastructures sans but furent commandées, mais avec leurs estomacs vides, les Irlandais n'arrivaient que rarement à accomplir leurs tâches et garder leurs emplois, d'ailleurs souvent trop peu payés (MacKay, 1990, p. 232-235).

Après plusieurs autres tentatives infructueuses pour balancer l'économie du pays et sauvegarder la population irlandaise, un grand nombre d'Irlandais décidèrent finalement de s'embarquer pour le Canada, à l'automne 1846. 100 000 Irlandais traversèrent ainsi l'Atlantique, dans des conditions pitoyables, pour rejoindre Grosse Île, d'abord, puis les États-Unis, pour un grand nombre d'entre eux. Un tiers demeura au Canada (MacKay, 1990, p. 239-241).

En arrivant en Amérique, en mai 1847, les premiers navires accosteront à Partridge Island, au large de St John, afin que les malades puissent être gardés en quarantaine et soignés, si possible. 2000 des 3700 réfugiés arrivés à St. John en mai 1847 seront ainsi mis en

quarantaine, puis un autre 500 parmi les 5000 réfugiés arrivés en juin. Les infrastructures insuffisantes garderont les malades, infectés par le choléra, dans des conditions déplorables pendant des semaines. Le nombre des morts se comptera par centaines (MacKay, 1990, p. 260-262).

Le pire reste toutefois à venir avec les installations de Grosse Île. Prise des mains des fermiers y habitant par les militaires, au nom du roi d'Angleterre, en février 1832, l'île deviendra une zone de quarantaine d'urgence suite à l'écllosion d'une vague de choléra au Québec. Toutefois, si elle est déjà aménagée en zone de quarantaine 15 ans plus tard, à l'arrivée des réfugiés irlandais, elle est loin d'être adaptée à la situation qui viendra. Dès le 14 mai 1847, plus d'une quarantaine de navires, remplis de malades et d'affamés, accosteront sur l'île quarantaine. C'est environ 20 000 réfugiés irlandais qui étaient attendus à Grosse Île, qui était adapté à une population d'une centaine de malades. En peu de temps, les responsables de l'île sont débordés (Sévigny, 1992). Malgré les demandes du superintendant médical, Dr Georges Mellis Douglas, de recevoir 3000 £ pour préparer l'île à plus de malades, il ne fut envoyé que 300 £ et des mots d'encouragement au docteur. Les navires devront à leur tour servir de zone de quarantaine où malades et personnes saines se côtoieront. Afin d'accélérer les choses et de libérer de l'espace, certains immigrants seront envoyés, malades ou potentiellement infectés, à Québec et à Montréal, puis même à Toronto, où les répercussions seront moins graves. Une épidémie de choléra éclatera rapidement dans les deux villes francophones. C'est au total 11 543 personnes, Irlandais et autres Canadiens, qui mourront du choléra cette année-là (MacKay, 1990, p. 262-291).

Cette grande vague d'immigration de presque 250 000 Irlandais aura amené un grand nombre de gaélophones en Amérique puisque la famine aura touché majoritairement les paysans gaélophones.

Vie, mort et renaissance du gaeilge au Canada

Contrairement aux Écossais, les Irlandais n'ont jamais eu de lieu qu'ils pouvaient appeler leurs au Canada. Alors que leurs cousins écossais pouvaient profiter d'un territoire spécifique où leur langue était dominante – ce qui fait que leur langue est encore parlée en Nouvelle-Écosse, même si en petit nombre (Lord, 2008), les Irlandais n'ont pas eu cette chance. S'ils ont, certes, été la population dominante dans certains villages, leur présence n'a pas été assez forte pour qu'ils ne soient pas assimilés par les populations anglophones et francophones qui les entouraient. L'adoption des orphelins de la famine par des Canadiens français et anglais, les mariages avec ceux-ci et la simple pression des langues dominantes dans leurs provinces d'adoption ont fini par faire disparaître la langue irlandaise au Canada. Les dernières vagues de migrants, à la fin du XIXe siècle, arrivaient déjà avec un certain dédain de leur langue maternelle, qu'ils associaient à la pauvreté dont ils avaient toujours été victimes. De plus, par souci d'intégration et de progression sociale, entretenir la langue irlandaise ne semblait pas dans leur priorité (McMonagle, 2012-b).

Au moment de la Confédération du Canada, en 1867, les Irlando-Canadiens sont déjà majoritairement anglophones (Cardinal et Jolivet, 2014, p. 100-102). Toutefois, certains mouvements visant à faire renaître la langue et la culture irlandaise verront le jour en Ontario, autour de cette époque, mais rencontreront de nombreuses critiques de la part des autorités religieuses et politiques irlando-ontariennes (Cardinal et Jolivet, 2014, p. 102-103).

Ce sera tout le contraire au Québec où la fibre nationaliste et rebelle des francophones servira à alimenter celle des Irlando-Québécois. Ainsi, avec le support des francophones, les Irlandais du Québec conserveront des liens beaucoup plus forts avec l'Irlande. (Cardinal et Jolivet, 2014, p. 85 et 89). Les regroupements gaéliques seront d'ailleurs plus actifs au Québec que nulle part ailleurs (Cardinal et Jolivet, 2014, p. 103). Toutefois cet amour de la patrie et de la culture ne sera pas qu'un point commun entre les deux groupes catholiques. Ce patriotisme assumé sera également source de tensions entre les francophones et les Irlandais puisque ces dernières sont alimentées, même des décennies plus tard, par le spectre de la Grande Famine et des problèmes qui y ont été associés. Cette méfiance sert également au renforcement du nationalisme irlandais, ne pouvant, voire voulant, pas se rapprocher ni des Anglais, ni des Français, les Irlandais du Québec ne trouveront donc la paix qu'en se réunissant entre eux pour alimenter leur culture. La préservation de leur langue sera donc enrichie par ce rejet des autres populations canadiennes (Jolivet, 2011, p. 93).

En février 1890, une tentative fut faite par Thomas Robert McInnes, sénateur au parlement canadien depuis 1881 et Écossais de naissance, de faire du gaélique, la troisième langue officielle du Canada (Ward, 1988). Ni son texte de loi, ni l'article de Ward, ne précise s'il fait allusion au gaélique écossais ou irlandais, mais les arguments utilisés par McInnes laisse croire qu'il s'agit des deux à la fois, regroupés sous la seule appellation « gaélique ». Sa proposition a connu plusieurs rebondissements, avant de se terminer en échec. Tournée au ridicule, ce qui le fâcha énormément, elle fut finalement relue le 18 mars. Pour défendre son point, McInnes cita entre autres le fait que les « Celtes » composaient plus du tiers de la population canadienne alors, avec 1 657 266 Irlandais et Écossais sur une population d'alors 4 324 810 Canadiens (McInnes, 1890, cité dans Ward, 1988). De ces « Celtes », 200 000 à 250

000 parlait encore gaélique couramment, toujours selon lui. Finalement, il mentionna que les dix Écossais et huit Irlandais qui composaient le Sénat canadien à l'époque parlaient des degrés variés de gaélique.

Malgré ces impressionnantes statistiques, la loi fut rejetée à 42 voix contre 7 et le gaélique ne deviendra jamais une langue officielle au Canada (Ward, 1988).

Ces chiffres sont les plus précis qu'on aille sur la population gaélophone irlandaise au Canada, car les statistiques sur le sujet sont très rares, voire possiblement truquées du fait de l'inélégance attribuée à la langue à l'époque (McMonagle, 2012-b). De ce fait, il est difficile de savoir avec exactitude quelle était la situation du *gaeilge* à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Une chose semble sûre pour McMonagle toutefois, c'est que les chiffres doivent être revus à la hausse et que ce qui est décrit comme étant pratiquement une infime partie de la population parlant de gaélique à cette époque est probablement beaucoup plus important qu'il n'y paraît (2012-b).

Une chose est certaine, le gaélique irlandais a connu un rapide déclin depuis la fin du XIXe siècle. Ceci est entre autres dû au manque de services accessibles dans la langue à cette époque que ce soit les cours (McMonagle, 2012-b), mais aussi les messes, protestantes et catholiques. Avant longtemps, le besoin de service religieux l'emportait sur la préservation de la langue (Doyle, 2015, p. 208-212). Pour ce qui est du système scolaire, il se voulait un moyen d'assimilation facile et efficace pour l'Empire britannique; comme en Irlande à la même époque, des punitions corporelles étaient réservées à ceux qui parlaient gaélique dans les écoles canadiennes. La langue gaélique n'était plus seulement une langue inutile dans un

monde majoritairement dominé par l'anglais, mais une langue honteuse (Doyle, 2015, p. 215-220).

Malgré l'existence d'association pour la préservation de la culture irlandaise dans la plupart des grandes villes de l'est du Canada, la langue n'aura pas survécu aux nombreuses actions mises en œuvre pour assimiler les Irlandais à l'anglais et aux influences du français au Québec. Au tournant du XXe siècle, il ne fallait pas plus que quatre générations pour que les Irlando-Canadiens aient tout oublié du gaélique (Bennett, 1996, citée dans Doyle, 2015, p. 238). Rapidement, intimidés par le nombre diminuant de locuteurs, ceux qui parlaient encore la langue irlandaise pendant ce siècle l'abandonnèrent peu à peu, car ceux qui la conservaient semblaient être isolés de la société, sans personnes à qui parler (Toner, 2012, cité dans Doyle, 2015, p. 246). Ainsi, la seconde moitié du XXe siècle sera ponctuée par la disparition du gaélique irlandais de Terre-Neuve, un dialecte propre à la région (Clarke, Paddock, MacKenzie, 2012, cité dans Doyle, 2015, p. 246), et la mort des derniers locuteurs natifs de *gaeilge* au Canada. Le dernier d'entre eux, Aloysius O'Brien, est décédé en 2008, à l'âge de 93 ans (Doyle, 2015, p. 246), plusieurs années après le regain d'intérêt pour la langue.

Le *gaeilge* laissera toutefois ses traces, majoritairement dans l'anglais terre-neuvien, dans les mots, les expressions, et même dans l'accent de la province (McMonagle, 2012-b)

Les années 1960 et l'avènement des politiques multiculturelles qui caractérisent cette décennie, amèneront avec elles un regain d'intérêt pour les langues d'héritage canadien et la création de nouvelles chaires d'études « ethniques ». Plusieurs programmes d'études, écoles et départements verront ainsi le jour à Toronto, Montréal, Ottawa, Halifax et Antigonish (McMonagle, 2012-b). Différents organismes vivent également le jour, tel que l'Ireland

Canada University Foundation, fondée en 1993, encourageant les relations universitaires Irlande-Canada à travers des bourses de recherche et des programmes linguistiques en Irlande (ICUF, 2018).

Ce regain d'intérêt fut également marqué par l'apparition de différents cours non académiques de gaélique, dont l'apogée serait probablement la semaine d'immersion offerte chaque été depuis 2007 au *Gaeltacht* Thuaisceart an Oileáin Úir, le seul *Gaeltacht* hors Irlande.

OBJECTIF DE RECHERCHE

Ma recherche, au cours des deux dernières années, visait à comprendre, d'abord, les raisons poussant une population adulte et canadienne à apprendre une langue aussi particulière que le *gaeilge*. Cette langue, comme nous l'avons vu plus tôt, n'est nécessaire ni pour voyager ni pour travailler, sauf en de rares cas. En Irlande elle-même, elle n'est plus la langue dominante.

Quand j'ai commencé ma maîtrise, j'espérais d'abord trouver et étudier une communauté gaélophone irlandaise au Canada, comme il en existe encore pour le gaélique écossais, dans les Maritimes. Un endroit où le gaélique serait encore utilisé, à petite échelle, ne serait-ce que dans la topographie. Or, force m'a été de constater qu'une telle communauté n'existait pas de façon permanente au Canada et qu'il me faudrait trouver un autre sujet de recherche.

Je pensais d'abord faire mon travail sur les gaélophones néo-écossais, mais c'est en suivant mes cours de gaélique irlandais que j'ai trouvé mon véritable sujet de recherche. Si bon nombre de mes collègues de classe étaient également là dans le cadre de leurs études, en études irlandaises à Concordia, plusieurs d'entre eux possédaient également un héritage irlandais. Ce qui m'amena donc à la réflexion finale qui est la base de ce travail. Comme pour l'allemand avec moi, à une époque, cette langue était-elle pour eux un moyen de renouer avec leurs racines, éloignées ou non, bien connues ou non?

Questions et hypothèse

Comme je viens de le mentionner, ma question de recherche a dû passer par plusieurs étapes avant de se peaufiner en ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Une fois mon thème de recherche bien établi, il me fallait trouver une question qui me permettrait de bien orienter ma recherche. Or, plusieurs interrogations me venaient au sujet de mon travail et d'autres me viendraient encore plus tard.

D'abord, qu'est-ce qui poussait des gens à apprendre une langue minoritaire, sans bénéfice social, économique ou professionnel apparent? Puis, basée sur ma première hypothèse, je me demandais quel lien existait entre le rapport aux ancêtres et celle à une langue donnée. Était-il important ou négligeable? Qu'en était-il pour le gaélique irlandais? Ensuite, l'appartenance à un groupe ethnique, à travers l'origine d'un ancêtre, était-elle pareille pour tous? Était-elle une source de motivation suffisante pour décider d'amorcer le long et fastidieux processus d'apprentissage d'une langue? Finalement, qu'est-ce que cette langue apportait de plus aux apprenants? Se sentaient-ils plus irlandais en parlant la langue? Plus proche de leurs ancêtres?

Mon hypothèse est donc en deux parties. D'une part, je crois que la majorité des apprenants du *gaeilge* sont de descendance irlandaise. Cela voudrait donc dire qu'au moins 51 % des apprenants ont des ancêtres irlandais. Toutefois, je vise des résultats de plus de 75 % pour pouvoir réellement affirmer qu'une majorité des apprenants sont de descendance irlandaise. Je trouve personnellement que dépasser à peine le 50 % ne serait pas suffisamment significatif pour tirer une conclusion. J'estime également que, pour ces descendants irlandais,

la présence de cet héritage et une motivation importante, si pas la première, pour entreprendre l'apprentissage de la langue gaélique.

De ce fait, je crois également que l'apprentissage de la langue gaélique est un moyen pour les apprenants de descendance irlandaise d'entrer en contact, voire de se réapproprier, leur héritage culturel et de pouvoir, ainsi, l'inclure dans leur identité. La langue gaélique devient donc un facteur d'identité culturelle et linguistique chez les apprenants descendants.

MÉTHODOLOGIE

Comme le démontre bien mon travail jusqu'à présent, mon champ d'intérêt pour cette recherche étant la langue irlandaise au Canada, je me devais donc de trouver une population gaélophone ici, au Canada, ce qui, je savais, allait être une tâche ardue. Puisque le sujet de mon travail est le *gaeilge* comme langue d'héritage des Irlando-Canadiens, je devais également trouver des gens qui avaient appris la langue sans être eux-mêmes Irlandais. J'ai donc décidé d'étendre mon échantillonnage aux gens qui sont également en train de l'apprendre, sans qu'ils ne soient encore capables de le parler couramment. Je ne m'intéressais pas à leur niveau de langage ou au nombre d'années qu'ils avaient passées à apprendre la langue, mais plutôt aux raisons qui les ont amenés à vouloir apprendre cette langue, et à leur intérêt pour cet apprentissage. Ainsi, les réponses d'un individu qui venait d'entreprendre son apprentissage, un autre qui tenterait depuis plus de 10 ans d'apprendre le *gaeilge* sans progresser, ou une personne qui le parle aisément depuis cinq ans maintenant, avaient toutes autant de valeurs à mes yeux pour la complétion de cette recherche.

Le Canada étant un pays très vaste, il m'a également fallu définir une région bien délimitée où effectuer ma recherche, car je n'aurais pu faire un portrait juste d'un aussi grand territoire. Je m'en suis donc tenu à l'est du Canada, me concentrant principalement sur l'Ontario et le Québec, pour des raisons de proximité, mais sollicitant aussi la participation d'habitants des Maritimes. Ce choix a également, et surtout, été commandé par des raisons historiques. En effet, l'immigration irlandaise dans le pays s'est d'abord établie dans l'est du Canada et les Maritimes, il était donc fort probable que la plus grande concentration de

descendants irlandais se trouve dans ces régions, suppositions que mes recherches ont confirmées.

La population étudiée

Ceci étant dit, je diviserais la population étudiée en trois catégories, qui correspondent chacune à une étape de ma recherche.

La première comprend des participants de tous types. Puisqu'une partie de ma recherche consistait en l'observation de cours et d'activités gaélophones sur lesquels je n'avais pas de contrôle, je ne pouvais également pas vérifier le « statut » des participants : étaient-ils Irlandais ou Canadiens? Gaélophones natifs ou non? Avaient-ils des ancêtres irlandais? Par contre, il était plus facile de connaître le parcours des gens dans les classes de gaélique, où je pouvais simplement poser la question, mais ça l'était moins dans le cadre des activités hors classe.

La seconde catégorie était en quelque sorte mon groupe contrôle. Les participants de mon sondage apprenaient tous la langue gaélique, mais n'avaient pas nécessairement d'ancêtres irlandais. Ce groupe de participants me servait à m'assurer qu'il existe une corrélation, consciente ou non, entre les gens de descendance irlandaise et l'apprentissage de la langue. Si la majorité de mes répondants avaient été sans ancêtres irlandais, j'aurais déjà su qu'il y avait une erreur avec mon hypothèse de départ. Les critères d'admissibilité pour répondre à mon sondage étaient d'apprendre le gaélique, d'être majeur et citoyen ou résident permanent au Canada. Je prenais en effet en considération les gens nés en Irlande afin d'inclure une plus grande partie des apprenants. Je savais, avant de composer mon

questionnaire, que certains immigrants non irlandais apprenaient également la langue gaélique et qu'ils faisaient donc partie de l'équation.

La dernière est celle des descendants apprenants. Questionné en entrevue, ce groupe devait me permettre d'approfondir les réponses obtenues grâce à mon questionnaire et de connaître la situation spécifique des descendants d'Irlandais. Que les résultats de mon questionnaire aillent dans le sens de mon hypothèse ou non, ces entrevues devaient me permettre de connaître les motivations des descendants d'Irlandais spécifiquement. Dans l'éventualité où mon questionnaire aurait révélé que la majorité des apprenants ne sont pas de descendance irlandaise, les entrevues m'auraient tout de même permis de savoir si leur ascendance avait été facteur déterminant pour la minorité qui a des ancêtres irlandais. Pour cette partie du travail, mes répondants seraient obligatoirement de descendance irlandaise et apprenants de la langue au moment des entrevues. Je ne me souciais pas de savoir s'ils connaissaient bien leurs ancêtres, ou même de savoir si l'existence de ces ancêtres était avérée, ou bien seulement une possibilité, une légende familiale. Ce qui m'importait, c'était que ces gens croient, à tort ou à raison, avoir des ancêtres irlandais et d'ainsi apprendre si cette information avait motivé leur décision d'apprendre le gaélique.

Les terrains de recherche

J'ai effectué deux sortes de terrains de recherche pour écrire ce mémoire : un évènementiel, hebdomadaire ou bihebdomadaire, et un plus intensif, pendant une semaine.

Le but de ces terrains de recherche était de voir comment le gaélique irlandais était enseigné, acquis et vécu dans différentes circonstances éducatives et récréatives. Je voulais

entre autres confirmer mes résultats de sondage et d'entrevues et voir si ce que mes répondants disaient témoignait de l'impression que mes propres observations me donnaient de la situation.

Je voulais à la base faire des observations incognito dans ces cours, afin de ne pas biaiser les résultats, mais le comité d'éthique supervisant mon projet préférait que j'avise les participants de mes observations. Ainsi, j'ai prévenu les classes observées et les participants de la semaine d'immersion des raisons de ma présence et, donc potentiellement biaisé mes résultats.

Classes de gaélique et activités connexes

Mes premiers terrains de recherche pour ce travail ont été les cours de *gaeilge*; d'abord ceux de Concordia, puis ceux de *Comhrá*, où j'allais moi-même déjà pour apprendre la langue, et finalement ceux donnés dans le *Gaeltacht* où j'ai fait mon terrain plus intensif.

L'apport de ces cours à mon travail est variable, pour différentes raisons.

D'abord, en ce qui concerne le cours de Concordia, les élèves étaient plus assidus que ceux des cours *Comhrá*, et également plus variés. Puisque c'était un cours donné dans le cadre d'un programme d'étude, chaque élève se devait de mettre tous les efforts nécessaires à sa réussite, afin de pouvoir réussir le cours et obtenir des crédits. De plus, puisque le cours faisait partie d'un programme universitaire, il y avait plus de chance d'y trouver des élèves sans ancêtres irlandais, seulement présents pour avoir les crédits. Malgré tout, un survol rapide de la classe m'a appris que plusieurs élèves avaient en effet des ancêtres irlandais et certains d'entre eux étaient même fortement impliqués dans la communauté irlandaise de Montréal.

Les cours donnés par *Comhrá*, la société gaélophone montréalaise, m'offraient l'opportunité d'observer des gens qui étaient dans un cours de gaélique simplement pour le plaisir d'apprendre la langue. Contrairement aux gens dans le groupe précédent, les étudiants dans ce cours n'y étaient pas dans le but d'obtenir une note obligatoire à la passation de leur diplôme, mais par simple désir d'apprendre. Encore une fois, un rapide survol de la classe m'a permis d'apprendre que la majorité des participants avaient des ancêtres irlandais. Ce contexte non universitaire me permettait certes d'observer des apprenants sans obligation académique, mais il apportait également son lot de difficultés.

Les élèves de *Comhrá* n'ayant pas à faire preuve d'assiduité dans leur formation, les absences étaient fréquentes et les individus inscrits au cours allaient et venaient à leur guise. Les seules réelles motivations étaient celles de vouloir rentabiliser les frais d'inscriptions et, bien entendu, de vouloir s'améliorer dans la langue, ce qui demandait nécessairement de la pratique, donc la présence au cours. Si certains étaient de fidèles participants, présents et participatifs à chaque cours, d'autres étaient plus souvent absents et moins actifs. De plus, la classe étant divisée en deux niveaux de maîtrise linguistique, il était un peu plus difficile d'observer les progrès et les efforts des deux groupes en même temps.

Les activités culturelles organisées par *Comhrá* étaient des occasions pour les apprenants du *gaeilgeet* autres passionnés de la culture irlandaise, de se rencontrer et de participer à différents événements ou célébrations irlandais, comme les 24 heures irlandaises ou la Saint-Patrick. Elles m'ont permis d'observer la pratique du gaélique et de la culture qui s'y rattache dans un contexte non académique, et également les rapports avec l'Irlande qui était souvent impliquée, de près ou de loin, dans ces événements.

Semaine d'immersion au Gaeltacht Thuaisceart an Oileáin Úir

Faire un travail sur les gaélophones canadiens sans faire un séjour dans le seul *Gaeltacht* officiel hors Irlande serait presque sacrilège.

Loin d'être un *Gaeltacht* au même titre que ceux d'Irlande, le *Gaeltacht Thuaisceart an Oileáin Úir* est plutôt un lieu de rencontre entre gaélophones et autre amoureux de la culture et de la langue irlandaise. Fondé en 2007, le *Gaeltacht* se déroule à Tamworth, au nord de Kingston. Le terrain vallonné, voulant rappeler l'Irlande dont il s'inspire, n'est à première vue qu'un champ abandonné. Or, le lieu s'anime au moins deux fois par année : une fin de semaine en juin, pendant l'*Oireachtas Gaeilge Cheanada*, un festival faisant la promotion de la culture irlandaise au Canada, et une semaine complète en août, lors de la « Semaine d'Immersion estivale du *Gaeltacht* ». Certains des fondateurs me révélèrent, au courant d'une discussion avec eux, qu'ils aimeraient un jour bâtir des bâtiments plus permanents sur le terrain et, peut-être même en faire un lieu ouvert en permanence plutôt que seulement deux fois par année, pour des événements ponctuels. Une sorte de petit *Gaeltacht* en somme. Dans un reportage produit en 2007 pour TG4, la télévision gaélique nationale d'Irlande, l'un des principaux fondateurs, Aralt Mac Giolla Chainnigh, parlait même d'en faire un village en soi, avec des maisons, une école, une bibliothèque et même un musée (TG4, 2007, YouTube [Maribel Fingado]).

C'est pendant la semaine d'immersion que j'ai fait mon terrain de recherche principal. Des gens de partout au pays, mais également des États-Unis, pour la plupart des réguliers revenants à chaque année, y allaient pour apprendre et pratiquer non seulement la langue

irlandaise, mais également différents éléments de la culture telle que la danse, la musique et les chants.

C'est dans ces classes que j'ai trouvé le plus grand nombre de passionnés de la langue irlandaise, sans grande surprise. Il faut une profonde dévotion pour la langue quand on décide de passer une semaine entière à pratiquer, apprendre et parler le plus possible une langue qui n'est pas la nôtre, et qui ne s'avère probablement pas utile dans le quotidien. Le *Gaeltacht* était également l'occasion pour différents membres du programme d'immersion de se retrouver après un an et de se donner des nouvelles. Si les cours étaient importants, les moments de détente, où l'usage du gaélique était encouragé, étaient également des occasions de voir la pratique du gaélique dans un contexte plus libre.

Questionnaire

Mon questionnaire était la deuxième étape de ma recherche. Je voulais avec celui-ci faire un portrait global des apprenants du *gaelige* dans l'est du Canada. Comme je ne pouvais aller qu'au Québec et en Ontario pour mes terrains et mes entrevues, le questionnaire me permettait d'avoir des commentaires d'autres apprenants, dans les Maritimes.

J'ai pris la décision de faire mon questionnaire uniquement en anglais. La raison étant que tous mes répondants auraient probablement un niveau d'anglais suffisant pour comprendre mes questions, même en étant francophones, puisque les cours de *gaelige* ne se donnent qu'en anglais au Canada, peu importe l'organisme ou l'école. Pour être un apprenant du gaélique, donc éligible pour répondre à mon questionnaire, il fallait donc que mes répondants parlent anglais, et ce suffisamment pour suivre un cours dans cette langue. Pour compenser, j'ai

formulé mes questions dans un anglais simple, afin qu'un francophone ayant un niveau d'anglais moyen puisse facilement les comprendre et y répondre.

J'ai créé mon questionnaire en ligne, grâce au site *esurvey*, qui permet aux étudiants de créer des sondages professionnels gratuitement. Faire mon sondage en ligne me permettait, d'abord, de le partager plus facilement parmi mes différents participants. De plus, il me permettait de compiler rapidement et efficacement les données grâce à un système intégré au logiciel qui calculait déjà la moyenne des résultats et effectuait d'autres analyses au fur et à mesure de l'enquête. Finalement, il me donnait la liberté de filtrer automatiquement les réponses de mes répondants pour les comparer à d'autres réponses; par exemple, d'isoler les descendants pour ne voir que leurs réponses, ce qui est devenu un outil pratique au moment de l'analyse des résultats. Ces différents éléments ont été importants dans le choix de mon logiciel d'enquête.

Mon questionnaire se divisait en quatre parties : niveau de connaissance de la langue, données démographiques, incluant une question sur l'existence ou non d'ancêtres irlandais, des choix de réponses quant aux raisons ayant motivé la décision d'apprendre la langue gaélique, et finalement, avis personnel sur les différents éléments de la recherche. Cette dernière partie était importante pour moi, car je voulais voir si les conclusions auxquelles je pourrais arriver avec le résultat du sondage étaient celles qui étaient perçues par les répondants.

Une fois la composition mon questionnaire terminée, j'ai fait parvenir le lien à plusieurs organismes promouvant la culture irlandaise dans les provinces ciblées, ainsi que dans différents départements d'études celtes et gaéliques dans les universités de l'est du

Canada. Quand j'en avais l'occasion, dans mes cours de gaéliques par exemple, j'ai également fait la promotion de mon questionnaire verbalement. Tous mes appels à participations n'ont pas nécessairement reçu de réponse et je ne sais pas s'ils ont tous été lus et partagés, mais je n'ai pas voulu insister, pour des raisons d'éthique. Je ne voulais pas me montrer insistante et, donc, imposer ma recherche aux organismes.

Mon questionnaire a été créé le 12 décembre 2017, partagé les 12 et 13 décembre 2017, et les répondants avaient jusqu'au 28 février 2018 pour y répondre, ce qui leur laissait deux mois et demi pour remplir un questionnaire de quelques minutes.

Entrevues

Mes entrevues visaient à approfondir les réponses obtenues lors de mon enquête en ligne. Je n'avais pas encore toutes les réponses à mon questionnaire lors de mes premières entrevues; dans certains cas, je ne l'avais pas encore créé. Cependant, je savais déjà qu'elles allaient être mes questions de sondage, alors je voulais avoir l'avis de mes répondants sur celles-ci.

J'ai fait la première partie de mes entrevues lors de mon terrain à Tamworth et la seconde à Montréal. Il était important pour moi d'avoir l'avis de gens venant de provinces différentes, bien que tout de même dans mon territoire de recherche.

Mes entrevues étaient de forme semi-dirigée; je posais trois questions ouvertes et je laissais les répondants élaborer le sujet. Je leur demandais d'abord pourquoi ils avaient décidé d'apprendre le gaélique. Je les laissais ensuite en parler à leur guise, ne posant des questions que pour clarifier des choses. Je demandais ensuite si le fait de parler gaélique les avait, selon

eux, rapprochés de leurs ancêtres. Finalement, je leur demandais si le gaélique était devenu une part de leur identité maintenant qu'ils le parlaient.

Ma première entrevue a été particulièrement riche en réponses et m'a d'une certaine façon permis d'élaborer d'autres questions sur des éléments que je trouvais intéressants et au sujet desquels je voulais confirmer ou infirmer une généralisation.

Les gens que j'ai approchés pour participer à mon entrevue en Ontario ont été très volontaires et ont participé à l'exercice avec enthousiasme et ont offert moult détails. J'ai même dû refuser la participation de certaines personnes qui voulaient vraiment contribuer au projet, mais qui ne répondaient malheureusement pas à mes critères de sélection, parce qu'ils étaient états-uniens ou parce qu'ils étaient nés en Irlande.

Ma chance n'a pas été la même à Montréal et, après quatre mois de sollicitations écrites et verbales, j'ai dû me résoudre à n'avoir que trois répondants. Puisque je n'en espérais que quatre, cela n'était pas une si grande déception, toutefois, leur enthousiasme à répondre et l'élaboration de leur réponses et souvent bien moins élevés.

Contraintes et problèmes

Deux ans et une recherche : peu pour faire un bon portrait de la situation

Bien entendu, le principal défaut d'une recherche anthropologique d'aussi courte durée que dans le cadre d'une maîtrise est le manque de temps pour faire un portrait complet du sujet étudié. S'il est possible en deux ans de se faire une bonne idée de la situation et de paver la voie pour une étude plus approfondie sur un sujet de recherche, en fournissant, par exemple,

des pistes de réponses ou des questions à poser dans le futur, un travail de mémoire peut difficilement prendre la place et l'importance d'une thèse ou d'un travail de longue haleine.

Petit nombre de participants

Je ne sais par quel concours de circonstances, obtenir des répondants pour ce travail a été très ardu. J'espérais compléter mes dernières entrevues en février 2018, je les ai finalement terminées à la mi-avril. J'ai également dû me résoudre à ne pas avoir le nombre de répondants que je souhaitais pour mes entrevues, pour cause de manque de volontaires. C'est finalement avec un répondant en moins, sur les huit que j'espérais avoir, que j'ai mis fin à mon recrutement en mai afin d'avoir le temps d'analyser mes résultats.

De plus, le questionnaire que j'ai créé en décembre 2017 avait reçu 52 répondants à sa fermeture, le 28 février dernier. Or, seulement 39 de ces répondants avaient rempli entièrement le questionnaire et donné leurs autorisations finales d'utiliser leurs réponses. Je devais donc me contenter de ces 39 répondants pour faire mon analyse. Je devrais plutôt dire 38, car malgré les nombreuses spécifications quant au fait que je voulais les réponses d'apprenants du *gaeilge*, l'un des 39 répondants a coché « Je n'apprends pas l'irlandais » à la question « Depuis quand apprenez-vous l'irlandais? », une option de réponse qui visait justement à éliminer ces répondants inutiles à ma recherche en les envoyant directement à la fin de mon questionnaire.

Compte tenu de ces problèmes, je n'aurai pas la prétention de dire que mon travail peut fournir une réponse claire et exacte à ma question de recherche. Je suis consciente que mon échantillon est trop petit pour pouvoir servir à affirmer ou infirmer quelque hypothèse que ce

soit. Néanmoins, il me servira à faire un portrait probable de la situation. Supporté par les résultats plus concluants de Sarah McMonagle, docteure en « Politique et planification linguistiques », dont nous reparlerons plus tard, et qui a travaillé entre autres sur le même sujet, je vise plutôt à donner un aperçu de cette réalité qu'est celle de l'apprentissage d'une langue minoritaire et d'héritage en contexte diasporique.

Légitimité des observations et des entrevues

Je ne peux m'empêcher de me questionner sur la légitimité de mes observations et de mes entrevues considérant que mes participants étaient informés de ma recherche et de son sujet. Je ne sais pas si cela a pu influencer leur attitude, dans les classes et les ateliers, ou encore leurs réponses lors des entrevues.

Il se pourrait qu'ils aient volontairement orienté leurs réponses d'entrevues afin de défendre leurs propres idées en réaction à mes questions de recherche, alors que leurs vérités auraient pu être tout autre si la conversation avait été plus informelle, ou s'ils n'avaient pas été informés du sujet de ma recherche.

S'il me semblait en effet que leurs réponses étaient sincères et que, aussi concentrés qu'ils l'étaient sur leurs cours, ceux que j'observais paraissaient naturels, je ne peux nier cette possibilité si je veux être complètement honnête dans ce travail et dans mon analyse des résultats de ma recherche.

Je ne crois pas que connaître les raisons de ma présence a réellement influencé l'attitude et les réponses de mes participants; or je me devais d'informer le lecteur de cette possibilité.

CADRE THÉORIQUE

Les textes sur la présence irlandaise au Canada à notre époque ne sont malheureusement pas nombreux. Si la langue, la culture et l'héritage des Irlandais aux États-Unis et de leurs descendants ont été plus documentés, et peuvent donc servir de référence, le destin de leurs homologues canadiens a été peu étudié. McMonagle souligne d'ailleurs dans l'un de ses travaux qu'il est étonnant, dans une mosaïque de cultures telle que le Canada, qu'il y ait si peu de références à la présence irlandaise au Canada (2012-b).

C'est en partie cette réflexion qui m'a encouragée à continuer mon travail sur le sujet. Savoir que j'allais pouvoir contribuer, à une petite échelle, à remplir cette bibliothèque bien vide de l'héritage irlando-canadien me semblait une bonne raison de mettre les efforts nécessaires à l'accomplissement de ce travail.

Entre temps, en plus des quelques documents que j'ai pu trouver, j'ai également dû m'inspirer de recherches faites aux États-Unis. Je me suis également intéressé aux études concernant d'autres langues minoritaires et d'autres groupes culturels, parfois à l'étranger.

Langue et identité

Que la langue soit un facteur identitaire n'est pas une nouveauté. En effet, depuis des siècles déjà, la langue, comme la religion et l'apparence physique, a été un moyen pour les gens de faire la différence entre « eux » et « nous ». À l'échelle nationale, voire politique, l'imposition d'une seule et même langue, enseignée par les institutions publiques, a été le

moyen privilégié par les empires et pays de ce monde pour créer et assurer la cohésion sociale de leurs populations. La langue peut également être le symbole de cette idée nationale, son emblème (Charaudeau, 2001).

Selon Charaudeau, ce symbole linguistique prend surtout place dans des contextes de peuples minoritaires, dont la culture semble menacée; il cite en exemple le peuple du Québec, que je remplacerais personnellement par les Franco-canadiens, beaucoup plus menacés par l'anglais dominant au pays. La langue, et c'est là que la théorie de Charaudeau nous intéresse, peut également devenir l'emblème d'une culture disparue par assimilation par un autre peuple (2001). Maintenant, je ne dis pas que le *gaelge* ou la culture irlandaise sont complètement disparus aujourd'hui depuis leur chute au XIX^e siècle, mais ils ont tout de même beaucoup perdu de leur influence. Si elle n'est plus menacée comme avant l'indépendance, la langue irlandaise reste en danger et, pour plusieurs encore, le symbole de la culture irlandaise.

Bien entendu, cette unicité de langage et de territoire dans une communauté n'est plus vraiment valide de nos jours – l'a-t-elle d'ailleurs déjà été –, car plusieurs communautés, donc langues, existent maintenant sur un même territoire, alors qu'une communauté peut être dispersée sur plus d'un territoire, en diaspora (Charaudeau, 2001), ce qui est le cas de nos gaélophones.

Toutefois, l'identité n'est pas seulement nationale, elle est au contraire bien plus souvent individuelle et plurielle.

Il nous faut d'abord définir ce que nous entendons par « identité », car les définitions sont vastes et nombreuses. Pour ma part, celle donnée par la professeure Bonny Norton, de

l'université de Colombie-Britannique, dans son livre *Identity and Language Learning* me semble la plus appropriée : « *how a person understands his or her relationship to the world, how that relationship is constructed across time and space, and how the person understands possibilities for the future* (2000, p. 5) ». Pour ainsi dire, l'identité, selon Norton, et selon moi, est la façon qu'a une personne de se situer dans l'espace-temps, géographique et culturel, d'interagir avec cet espace, de le définir et de le comprendre. Il ne faut pas omettre toutefois qu'un individu n'est pas le seul maître de son identité, car le regard des autres, voire du gouvernement de son État, peut également le classer dans la société.

En effet, de nombreux États utilisent la notion de « langue nationale » pour unifier leurs populations sous une même langue, qui s'accompagne souvent d'idéologie et de valeurs, donc d'une identité commune. C'est la langue qui sépare les membres de l'État des « autres ». Ainsi, un peuple minoritaire souffre souvent de l'imposition d'une langue majoritaire, dite nationale, à sa population. Ce n'est qu'une fois cette langue acquise que les membres de ce peuple seront considérés comme participants à part entière de l'État. Pour citer l'exemple de William Foley dans son livre *Anthropological Linguistics: An Introduction*, un village Yimas de Papouasie-Nouvelle-Guinée pourra produire de bon Yimas, mais seul un passage dans le système scolaire papouasien, nécessitant l'utilisation d'une langue nationale commune, pourra faire des jeunes Yimas des Papouasiens accomplis (1997, p. 400).

De part ce fait, un membre de l'État ne possédant pas la langue nationale comme outil de communication sera souvent ostracisé dans sa société. L'acquisition de cette langue est donc nécessaire à sa possibilité de se réclamer de l'identité nationale (Foley, 1997, p. 399-

400). Il ne serait pas impossible alors de considérer le refus d'apprendre cette langue ou le retour à une langue non nationale comme une façon de s'approprier une identité également.

Le lien entre l'identité et la langue a été démontré à de nombreuses reprises et plusieurs auteurs ont déjà écrit sur le sujet. La transformation identitaire à travers l'acquisition d'une langue semble appartenir à l'une de ces trois catégories : le désir d'apprendre la langue parlée par une famille immigrante (Feuerverger, 1991) ou des ancêtres immigrants (Drozdowski, 2011; O'Rourke et Depalma, 2016) pour s'en rapprocher, le besoin d'apprendre la langue du pays d'accueil pour s'y intégrer (Miller, 2004) ou le souhait d'apprendre la langue minoritaire de la région habitée pour s'y intégrer plus profondément encore (McEwan-Fujita, 2010). L'apprentissage linguistique à des fins plus économiques ou professionnelles peut également mener à une construction identitaire, par exemple en témoignant d'une ouverture sur le monde ou d'une appartenance à une certaine élite (Wagner, 2007).

La particularité du *gaeilge*, à l'image de ce que nous avons vu plus tôt et de ce que nous venons de voir, est qu'il est à la fois langue nationale, donc unificatrice et promue par l'État, et langue minoritaire, donc en danger face à une langue majoritaire.

Je me permets une parenthèse en ce qui concerne la participation dans la communauté ethnique. J'ai pu constater avec mes premières observations que les gens qui apprennent le *gaeilge* participent souvent à des soirées organisées par leur société gaélique locale, apprennent la danse et la musique irlandaise ou sont plus impliqués que d'autres dans la célébration de la Saint-Patrick. En classe, l'apprentissage de la langue est également accompagné de capsules culturelles, de détails sur l'histoire des Irlandais au Canada et de sorties visant à faire participer les élèves à des activités extracurriculaires. Ces activités permettent entre autres de

mettre en pratique le *gaeilge* appris par les élèves qui ne peuvent pas parler la langue au quotidien dans la majorité des cas. C'est ce qui oppose l'apprentissage du *gaeilge* au Canada à son apprentissage en Irlande, où il existe des régions encore gaélophones à ce jour, les *Gaeltacht*.

Pour en revenir à l'identité, Bourdieu et Passeron (1977, cité dans Norton et Toohey, 2011) parlaient de « capital culturel » quand il était question de connaissances, de modes de pensée et de qualificatifs caractérisant les différents groupes et classes. Selon Norton et Toohey, la valeur de ce capital peut expliquer la dévotion mise à l'apprentissage d'une langue. Ainsi, si certains prétendent que la motivation à apprendre une langue est immuable chez une personne, basée sur sa personnalité, les deux auteurs croient plutôt que cette motivation est, à l'instar de l'identité des apprenants, changeante. Elle sera alimentée, certes, par le capital culturel amené par la langue cible, mais également par des critères socio-économiques, historiques et tout simplement identitaires. Ainsi, apprendre le français en 1650 n'avait pas la même valeur que de l'apprendre aujourd'hui. De la même façon, si apprendre la langue peut nous apporter beaucoup, sur le plan personnel, cela nous poussera peut-être à nous investir plus dans l'apprentissage. De plus, ces critères identitaires de la motivation changent, eux-mêmes, quand le capital culturel, donc l'identité, d'une personne change (Norton et Toohey, 2011).

Ces identités sont basées sur les « communautés imaginées » par les apprenants. Celui qui apprend une nouvelle langue peut penser à celui qu'il deviendra une fois le langage de ladite communauté apprise, et à quoi ressemblera cette communauté. Cette communauté peut être associée à une nation, voire à une affiliation transnationale. L'idée d'appartenir à cette

communauté peut, elle aussi, avoir une forte influence sur l'effort mis à apprendre une langue (Norton et Toohey, 2011).

Il faut toutefois faire attention à ne pas assumer que la seule acquisition linguistique suffit pour pouvoir se réclamer de sa culture. Un locuteur non natif adapte souvent son propre mode de pensée à la langue qu'il parle, même si elle n'est pas la sienne. Certes, la langue influence la façon de penser d'un individu, mais l'inverse est aussi vrai. Il peut donc falloir bien du temps pour acquérir, non seulement la langue, mais aussi la façon de dire d'un peuple (Charaudeau, 2001). Si une personne apprenant une langue étrangère peut donc sentir que cette langue construit son identité, il n'est pas aussi certain que les locuteurs natifs de ladite langue lui accorderont cette identité.

Héritage culturel et linguistique

Le multiculturalisme et l'ouverture sur le monde qui a fait émergence dans les années 1960 a eu un effet boule de neige auprès des Nord-Américains de l'époque. Que ce soit au Canada ou aux États-Unis, les immigrants d'origines européennes et leurs descendants avaient pendant des années préféré se conformer à la culture d'accueil et s'y intégrer sans distinction (Horowitz, 2013). Soudainement, inspirés par cette montée du multiculturalisme, ils désiraient plutôt se réclamer de leur héritage culturel. Cela fut d'autant plus encouragé aux États-Unis, où l'idée générale était devenue que l'ethnicité était immuablement déterminée par l'ascendance. Ainsi, après l'âge, l'ethnicité était considérée comme le second marqueur de diversité entre les gens, avant le genre, dans les années 1990 (Loden et Rosener, 1991, cités dans Byron, 1998). À partir de cette époque, il n'est pas rare pour les enfants d'apprendre, à travers les livres d'histoire enseignés à l'école, l'histoire de leurs ancêtres et les élèves

possédant un nom, un teint ou toutes autres caractéristiques distinctives sont de plus en plus invités à définir « ce qu'ils sont » et non pas « qui ils sont » (Byron, 1990).

Ces identités, les descendants d'Européens, anglophones et accoutumés à la culture américaine depuis leur naissance, pouvaient les naviguer à leur guise et en toute liberté. N'ayant pas de trait physique, et après la première génération habituellement pas d'accents pouvant trahir leurs origines, les « Euro-Américains » peuvent facilement cacher ou dévoiler leur ethnicité. Tantôt états-uniens, tantôt italo-américains, russo-américains ou encore irlando-américains, ils peuvent naviguer ces deux identités comme bon leur semblent. Ce serait justement cette liberté « de mouvement » qui ferait en sorte que certains Euro-Américains se réclameraient de leurs origines européennes bien plus que les descendants de Sud-Américains ou d'Asiatiques, qui fuiraient au contraire cette identification. La raison est simple : leur apparence physique les assujettit déjà à un rejet de la part d'autres Américains, de leur américanité. En fuyant l'identification à l'origine de leurs ancêtres, ils chercheraient à renforcer leur américanité (Horowitz, 2013).

Cela est potentiellement d'autant plus vrai pour les Irlando-Américains, du fait de leur présence depuis longtemps intégrée aux Histoires du Canada et des États-Unis. Leurs noms, parfois même anglicisés ou francisés, font partie du paysage américain depuis si longtemps qu'ils peuvent passer beaucoup plus inaperçus, une fois nommés, qu'un Tchekhov ou un Mancini.

Bien entendu, nous parlons ici du fait états-unien, mais il ne serait pas étonnant d'apprendre que l'équivalent était observé au Canada également à la même époque, voire encore aujourd'hui. Il me suffit de penser à ma propre enfance pour me rappeler que les

Haïtiens, Roumains, Indiens et autres « non blancs francophones/anglophones » de mes classes étaient rapidement identifiés au début de chaque année scolaire.

Le fait d'être irlando-américain n'est toutefois pas synonyme d'un intérêt pour la langue irlandaise. En effet, plusieurs Irlando-Américains se réclament de leur héritage et le soulignent sans connaître un seul mot de *gaeilge*. C'est que le fait irlandais aux États-Unis s'est depuis longtemps mélangé à l'histoire du pays nord-américain et à une mythologie de la Grande Famine. Plusieurs Irlando-Américains n'expriment plus leur « *Irishness* » qu'à l'occasion de la Saint-Patrick, en portant du vert. L'expression de leur *Irishness* était plutôt une façon de distinguer des autres États-Uniens, plus qu'une façon de revendiquer un quelconque élément d'un héritage culturel irlandais. Ainsi, dans une Amérique multiculturelle, ces Irlando-Américains pouvaient, eux aussi, être « spéciaux » (Byron, 1998).

Pourtant, si l'on prend le problème à l'envers, et qu'on approche la question de la langue et de l'héritage en partant de la langue, il existe une corrélation non négligeable entre l'intérêt porté à la langue d'héritage et l'implication dans la communauté ethnique (Feuerverger, 1991). Feuerverger a également observé que les langues appartenant à des groupes en diaspora, comme les Ukrainiens et les Juifs, ou encore appartenant à des groupes opprimés, attirent un plus grand intérêt de la part des apprenants que d'autres langues. Parler la langue devient une façon de mener le combat avec leurs familles et leurs ancêtres et leur permet, à eux aussi, de participer à une espèce de victoire culturelle contre l'opresseur.

Ces critères ressemblent beaucoup à ceux du *gaeilge* qui est à la fois une langue en diaspora, dans le contexte qui nous intéresse, et la langue d'un groupe qui a longtemps été opprimé. Certains Irlandais auxquels j'ai eu la chance de parler sont d'ailleurs très fiers de leur

histoire et une grande part de cette fierté réside dans leur résistance aux Anglais pendant leurs années sous l'Empire. Il n'était pas rare, dans les cours, que les enseignants partagent cette fierté avec leurs élèves.

Les groupes observés par Feuerverger qui étaient les plus motivés dans leur cours étaient d'ailleurs, eux aussi, alimentés par un esprit de combattant face à l'opresseur, actuel ou passé, et un désir de défendre, voire redorer, leurs langues et leurs cultures à une échelle transnationale.

Cette relation entre l'effort mis en classe et la présence d'ancêtres appartenant à la culture de la langue seconde a également été remarquée par O'Rourke et Depalma dans une recherche qu'elles ont faite à propos des apprenants d'une autre langue minoritaire, le galicien (2016). Ce cas m'intéresse particulièrement pour cette raison. La Galicie, région du nord-ouest de l'Espagne, a pour langue régionale le Galicien, parlé exclusivement dans cet endroit et ses environs. La majorité de la population parle également une langue beaucoup plus commune, l'espagnol. Or, chaque année, de nombreuses personnes vont jusqu'à faire des voyages d'immersion dans la région pour apprendre et perfectionner leur galicien. Les deux auteures s'entendent pour dire que cet apprentissage n'a pas de valeur économique ni utilitaire, puisque connaître l'Espagnol suffirait à voyager en Galicie. Non seulement ça, mais la *lingua franca*, de l'avis de tous y compris les Galiciens, est l'espagnol (O'Rourke et Depalma, 2016). La situation est exactement la même avec le *gaeilge*, parlé seulement dans quelques régions du pays. Cette langue minoritaire, même si nationale en Irlande, cède le titre de *lingua franca* à une langue beaucoup plus utile économiquement et professionnellement parlant : l'anglais.

Dans le cas du galicien, elles ont également remarqué que, bien que de nombreux apprenants ne soient en apprentissage que par curiosité ou pour le désir de voyager en Galicie, bon nombre des étudiants les plus motivés avaient eux-mêmes une ascendance galicienne.

C'était le cas également pour un autre groupe, en Pologne cette fois. En effet, une étude menée auprès d'apprenants du polonais en immersion, démontra que les élèves les plus motivés à faire ce voyage et, une fois rendu en Pologne, à compléter leur apprentissage, étaient les élèves ayant des ancêtres Polonais. Il existe toutefois des cas, dans ce scénario, où les élèves n'avaient pas d'ancêtres polonais et apprenaient malgré tout la langue pour des raisons professionnelles (Drozdewski, 2011).

Je conclurai cette partie en parlant des problématiques qui peuvent être rencontrées par des apprenants adultes. McEwan-Fujita (2010) mentionne dans son article portant sur les apprenants adultes du *gàidhlig* en Écosse les difficultés auxquelles ils doivent faire face pendant leur apprentissage de la langue. Comme ici avec le *gaelige*, apprendre le *gàidhlig*, soit le gaélique écossais, en Écosse n'est pas une obligation académique; la décision d'entreprendre cet apprentissage est souvent personnelle et prise à l'âge adulte. Les raisons sont variées : un partenaire amoureux parlant *gàidhlig* ou encore l'aménagement dans une région de langue *gàidhlig*. La troisième raison, en lien avec ce travail, est un désir de reconnexion avec la langue perdue des ancêtres. Puisqu'ils vivent dans la région où se parle la langue, l'accès souvent facile à des locuteurs natifs pour pratiquer la langue est plus aisé. Ce n'est pas le cas pour les apprenants d'ici, surtout dans le cas de l'irlandais qui ne possède pas de communauté gaélique native. Toutefois, en contrepartie, la crainte de faire des erreurs et la gêne portent souvent les apprenants écossais à faire un usage limité de la langue quand ils sont

en présence de locuteurs natifs du *gàidhlig*, surtout s'ils sont plus souvent corrigés qu'encouragés.

« L'Exotisme » irlandais

Comme nous l'avons vu plus tôt, le fait de posséder un héritage irlandais n'est pas garant d'un intérêt pour la langue irlandaise. Certains descendants d'irlandais, j'en connais personnellement, ne font même pas mention de cette ascendance. Elle est pour eux, une anecdote généalogique qu'il est bon de mentionner, à l'occasion, quand l'occasion s'y prête. D'autres, s'ils se revendiquent en effet de cet héritage, n'en font pour autant pas grand cas.

Comme nous l'avons vu également, les années 1960 sont arrivées accompagnées par le multiculturalisme. Ce multiculturalisme a développé chez l'individu le désir d'appartenir à plus que la société américaine ou canadienne et à un regain d'intérêt pour son ascendance (Norton, 2000), jusque-là restée plus ou moins dans l'oubli (Byron, 1998). Les gens cherchent à participer à ce multiculturalisme et leurs héritages étrangers sont le meilleur moyen pour y parvenir.

Toutefois, ce regain d'intérêt pour la culture irlandaise ne s'explique pas seulement par le multiculturalisme. En effet, bon nombre de non-descendants s'intéressent aussi à la culture celte et il nous faut comprendre pourquoi.

Ce pourquoi, on peut y répondre avec un seul mot : celtomanie. La culture celte, en Amérique du Nord, est partout autour de nous, dans la musique, dans la littérature, dans les films, etc. Le genre *fantasy* qui est plutôt populaire dans la littérature, le cinéma et les jeux vidéo s'inspire énormément de la culture celte. *Braveheart* est un bon exemple de film ayant

pu amener les gens à s'intéresser, ici, à l'Écosse. Plus récemment, *Outlander* entre dans la même catégorie. Au cinéma et dans les livres, les pays celtes sont présentés comme verdoyants et sauvages, à faire rêver. Les légendes arthuriennes, et leurs pléthores de créatures mythiques d'inspiration celte refont surface dans l'imaginaire collectif. Le Celte est présenté comme un « bon sauvage » (Lord, 2008).

Tous ces éléments combinés ont servi à donner une image romantique de la culture écossaise, qui lui a bien servi pour attirer l'attention de futurs apprenants du gaélique écossais. Selon Lord, le désir d'apprendre le gaélique irlandais vient d'abord des émotions, et si tant de gens sont attirés par la langue, c'est parce qu'elle émeut, intrigue et fascine (2008).

Plus près de l'Irlande, la simple existence de la Saint-Patrick est un souvenir important de la présence irlandaise au pays. Sur le plan artistique, la danse irlandaise, popularisée par *Riverdance*, a montré une Irlande enchanteresse à tous ceux qui ont pu voir le spectacle. Le même genre de romantisme peut être observé dans l'imaginaire collectif quand il s'agit de la culture irlandaise. Il est donc probable que les mêmes critères émotifs poussent les gens à apprendre le gaélique.

Toutefois, la fascination seule n'est pas l'unique explication à cette celtomanie. Le rejet du modernisme entraîna un retour à la tradition. Se détournant du colonialisme, les regards se sont tournés vers les vieux pays, les anciennes métropoles. Un retour aux sources s'imposait et le rejet des grandes religions, majoritairement chrétiennes, entraîne une montée en popularité du néo-paganisme, inspiré majoritairement par les traditions druidiques et préchrétiennes celtes (Lord, 2008).

Toutes ces caractéristiques que Lord donne à la culture écossaise, on peut facilement les attribuer à l'Irlande aussi.

Revitalisation du *Gaeilge*

Je ne ferai qu'un bref survol de cette dernière partie, car nous en avons déjà parlé plus tôt. Comme nous l'avons déjà vu, le gaélique irlandais connaît un regain de vie et d'intérêt depuis les années 1960. Aidées par le multiculturalisme, les langues d'héritages sont sorties de l'ombre et divers cours sont offerts et des écoles sont maintenant ouvertes pour en faire l'étude. C'est un fait au Canada, mais qu'en est-il ailleurs?

En Europe, dès 1949, à la fondation du Conseil de l'Europe, on parlait déjà de faire la promotion de la diversité linguistique de l'Europe. Or, jusqu'en 1990, cette diversité s'en tenait aux langues officielles des pays membres. C'est sous la pression de pays comme l'Espagne et la Grande-Bretagne que viendront s'ajouter à cette liste le galicien, le gallois et le catalan, ce qui ouvrira la voie à d'autres langues minoritaires (Costa, 2010).

Le *gaeilge*, ayant pour sa part toujours été une langue officielle en Irlande, n'a pas dû attendre aussi longtemps pour être reconnu en Europe, ce qui ne l'a pas sortie de l'oubli pour autant. Malgré son statut dans le Conseil et l'Union européenne, la langue demeure très menacée, comme l'ensemble de sa famille linguistique (Costa, 2010).

Depuis l'émergence de courants de pensée portant sur les langues minoritaires, nombre de mouvements sont nés en Europe afin de revitaliser la langue. La responsabilité d'y parvenir a beaucoup été donnée aux écoles, lieux traditionnels d'imposition linguistique. Autrefois lieux d'assimilation et d'uniformisation linguistique à l'échelle nationale, les écoles vont

maintenant devenir les premiers lieux de défense et d'acquisition de la langue régionale. Dans de nombreux pays d'Europe, y compris en Irlande, l'État impose au curriculum des enseignants l'enseignement des langues minoritaires de leurs régions respectives. Le but est d'initier les élèves à la langue locale et minoritaire en bas âge (Costa, 2010). Ce mouvement s'est entre autre manifesté en Irlande à travers la création des *Gaelscoileanna*, écoles d'immersion en *gaeilge* où toutes les matières sont étudiées dans cette langue dès le plus jeune âge, même en dehors de *Gaeltachta* (Gaelscoileanna Teo, 2013).

Malheureusement, ces mouvements n'ont pas connu le même succès partout, et si la revitalisation du catalan et du gallois a donné de bons résultats, les efforts déployés en Irlande sont plutôt perçus comme un échec (Costa, 2010). Si les parents sont majoritairement favorables au cours de *gaeilge* obligatoires à l'école pour leurs enfants, et que les demandes d'inscription dans les écoles de langues irlandaises dépassent l'offre, le problème se situe justement à l'extérieur de l'école. Dans la vie de tous les jours, le monde du travail, et ce partout en Irlande, sauf dans les *Gaeltachta*, c'est encore l'anglais qui domine. De ce fait, une fois sortis de l'école, les Irlandais n'ont pas l'occasion de pratiquer leur langue, sauf lors de la consommation des productions des médias gaélophones. Même dans les *Gaeltachta*, le nombre de gaélophones tend à diminuer depuis quelques années déjà (Darmody et Daly, 2015).

L'un des principaux facteurs de cette constante diminution pourrait, ironiquement, être le zèle avec lequel certains puristes cherchent à empêcher la langue de se modifier avec le temps, de s'adapter au monde qui change et évolue. David Crystal défend la thèse qu'en empêchant la langue de changer avec les générations, les élites du purisme celtique

détourneraient les plus jeunes de la langue, car ils sentiraient qu'elle ne répond pas à leur réalité (2005). La solution pour lui est donc de laisser les locuteurs changer les langues, faire des emprunts et les adapter à leur réalité, quitte à perdre quelques expressions plus traditionnelles.

Un autre de ces facteurs, spécifique à l'Irlande, est la perte de statut identitaire de la langue, comme nous l'avons vu plus tôt, alors que l'indépendance de l'État fait en sorte que les Irlandais ne voient plus la préservation de la langue comme un moyen de garantir leur unicité face aux Britanniques.

Les médias de langue minoritaire sont parmi les plus vaillants défenseurs de la langue gaélique en Irlande, non pas sans raison. Ils dépendent de la présence de gaélophones pour survivre et leurs chaînes de télévision, postes de radio et journaux disparaîtraient eux aussi si la langue venait à s'éteindre complètement. Les médias gaélophones ont donc tout à gagner si le programme politique de revitalisation linguistique irlandaise est un succès (Cormack, 2000). Toutefois, il ne faut pas croire que ces médias ne font qu'utiliser la lutte nationale à leur avantage. Au contraire, par leur existence, ces médias sont des symboles de résilience. Dans un pays où leur langue n'est ni celle des affaires, ni celle de la politique, les locuteurs du *gaeilge* n'ont souvent que les médias comme moyens d'utiliser leur langue en dehors la sphère personnelle et des *Gaeltachts* (Cormack, 2000).

En ce qui concerne l'Irlande du Nord, la pratique linguistique sert, encore aujourd'hui, à identifier les Irlandais en opposition aux autres pays membres du Royaume-Uni. Elle est donc encore défendue avec vigueur par la minorité qui la parle (Borooah, Dineen et Lynch, 2009). La langue est considérée comme celle des catholiques et peu de protestants s'y

intéressent. De ce fait, parmi les différentes initiatives pour raviver la langue, plusieurs organismes tentent de présenter le *gaeilge* non pas comme la langue d'une minorité, mais comme un héritage culturel commun à tous les habitants de la région, dans le but d'amener plus de gens à s'intéresser à la langue, sans s'arrêter à leur patrimoine (Darmody et Daly, 2015).

Là aussi, des écoles, mais beaucoup moins nombreuses cette fois, offrent des cours de *gaeilge* dans leur curriculum. Certaines, comme dans la république, sont également entièrement de langue irlandaise. Ces deux offres ne concernent, toutefois, pratiquement que les écoles catholiques (Darmody et Daly, 2015).

RÉSULTATS DE RECHERCHE

Observations

Mes observations m'ont majoritairement permis d'avoir un regard sur l'enseignement et l'utilisation du *gaeilge* en contextes scolaire et social.

D'abord, j'ai remarqué que l'enseignement de la langue gaélique était fortement associé à l'enseignement de différents éléments de la culture qui l'entoure. Contrairement à d'autres cours de langues que j'ai pu suivre par le passé, notamment l'espagnol et le grec, les enseignants de gaélique irlandais mentionnaient régulièrement des éléments culturels dans leur cours, soit des émissions de télévision, des statistiques sur l'état de la langue, des chansons et des histoires. Aussi, les cours de langue irlandaise ne se contentent pas d'enseigner celle-ci, mais ils enseignent également des éléments d'histoire et de géographie.

La semaine d'immersion au *Gaeltacht* ontarien n'était pas seulement l'occasion d'apprendre et de pratiquer la langue, il y avait aussi des cours de harpe, de flûte irlandaise (tin whistle), de danses (en groupe ou en solo) traditionnelles irlandaises, de poésie, de chants et de sports, tous traditionnels. L'une des enseignantes me confia que le but de l'exercice, surtout le sport, était d'amener les plus jeunes à s'intéresser à la langue, car les pas de danse, les objets de sport, les chants et la poésie en elle-même étaient tous en *gaeilge*.

En assistant à une pratique de sport, je vis en effet que, graduellement, pendant le cours, les consignes étaient données de plus en plus en irlandais. Les spectateurs gaélophones,

lors d'une compétition plus tard dans la semaine, donnaient leurs encouragements et conseils dans cette même langue.

En plus de cours plus diversifiés que simplement de langue, les apprenants, autant à Montréal qu'au *Gaeltacht* étaient invités à participer à différentes activités extracurriculaires pour, d'une part, pratiquer la langue, mais également voir ce qu'était l'histoire ou la présence gaélique dans ces régions.

Cela se traduisait, à Montréal, par des soirées chantantes et dansantes à l'occasion de la Saint-Patrick, ou du *Gaeilge24*, un événement prenant place en Irlande où les Irlandais sont invités à ne parler que gaélique pendant 24h. La journée est officielle, la date partagée sur les réseaux sociaux chaque année, donc il n'est pas difficile pour les gaélophones hors Irlande de savoir quand elle se tient. Il est plus difficile pour eux, toutefois, d'accomplir cet exploit, c'est pourquoi des événements sont organisés où gaélophones et apprenants peuvent participer au *Gaeilge24*.

Certains participants à ces activités montréalaises ne parlaient pas un mot de gaélique, ils n'étaient là que par intérêt pour la culture et les événements ou pour accompagner des amis.

Lors de mon séjour à Tamworth, nous avons été invités à visiter Kingston, ville où les traces des Irlandais sont nombreuses. Là, les participants étaient encouragés à participer à un rallye, petit ou long, concernant l'histoire irlandaise de la région. On y voyait entre autres des croix à la mémoire des premiers arrivants irlandais et de ceux décédés pendant la construction du canal Rideau. Un tour de bateau historique nous en apprenait également plus sur cette partie de l'histoire. Bien entendu, une traduction en gaélique avait été partagée au groupe et

lue par les plus habiles dans la langue alors que l'enregistrement en anglais jouait dans le bateau pour les moins habiles.

En plus de ces activités organisées, j'ai rencontré plusieurs apprenants qui participaient, de leur côté, à d'autres actions en rapport avec la culture irlandaise. L'un d'entre eux, en Ontario, était professeur de danse traditionnelle irlandaise. Un autre, à Montréal, participait aux nombreux événements qui servent à couronner une reine et des princesses de la Saint-Patrick. Un autre élève de Montréal, pour sa part, était membre d'une équipe de hurling, un sport à mi-chemin entre la crosse et le hockey si on lui cherche une comparaison.

Il ne faut pas omettre toutefois la présence, également, d'apprenants qui n'avaient aucun lien avec l'Irlande. Ils n'étaient pas aussi nombreux que les autres, mais leur présence, dans le contexte de ce travail, ne doit pas être ignorée. Ils sont la preuve que tous les apprenants du gaélique ne sont pas de descendance irlandaise, chose que j'avais déjà établie par ma simple présence dans ces cours.

Ils sont aussi la preuve que, à l'occasion, les étudiants les plus dévoués peuvent parfois ne posséder aucun ancêtre du peuple de la langue cible. Trois des apprenants les plus avancés et dévoués à l'apprentissage du gaélique, mais également les plus investis dans les activités extra curriculaires étaient des gens ne possédant pas d'ancêtre irlandais. Celui qui gère les activités de *Comhrá* n'en a lui-même aucun.

Finalement, mes observations m'ont aussi permis de constater l'importance de la participation irlandaise dans les activités d'apprentissage du gaélique. Non seulement encourage-t-elle les élèves à l'international à participer à diverses activités irlandaises en leur

demandant d'envoyer des vidéos lors du *Gaeilge24* par exemple, mais elle souligne également leurs efforts toujours à l'international et fournit, comme nous l'avons vu plus tôt, des bourses d'études aux étudiants les plus méritants pour aller faire un stage linguistique dans un *Gaeltacht* irlandais. La sélection de ces candidats se fait d'ailleurs à l'aide d'une lettre de motivation où l'élève doit partager son intérêt pour la langue et expliquer pourquoi l'apprendre est important pour lui.

Les événements canadiens attirent également l'attention de l'Irlande. Lors de la fondation du *Gaeltacht Thuaisceart an Oileáin Úir*, un reportage a été fait sur le sujet à la télévision gaélique nationale irlandaise.

Questionnaire

Comme je l'ai mentionné dans ma méthodologie, j'estime qu'avec seulement 38 participants, je ne peux pas faire un portrait tout à fait exact de la population étudiée, mais je peux en faire un croquis.

Il est bon de mentionner, pour commencer, que 92,11% des répondants avaient des ancêtres irlandais, que ce soit de proches parents ou des ancêtres supposés. Parmi eux, 37,14% avant des ancêtres proches, mais décédés, 31,43% des ancêtres vivants, 20% des ancêtres éloignés, arrière-arrière-grands-parents ou plus, et 11,43% avait des ancêtres supposés. Sur mes 38 répondants valides, donc ceux ayant complété le questionnaire et donné leur approbation pour l'utilisation des résultats, seuls 3 n'avaient aucun ancêtre irlandais connu ou supposé.

Je me concentrerai sur les 35 personnes de descendance irlandaise puisque ce sont elles qui nous intéressent dans le contexte de ce travail et les comparerai à l'échelle des 38 répondants totaux. Plus du tiers d'entre elles apprenaient le gaélique depuis cinq ans ou plus. Le même nombre se considérait comme intermédiaires dans la langue au moment de leurs réponses.

L'effort donné, celui qu'il désirait mettre et l'intérêt pour les cours de gaélique étaient pratiquement les mêmes pour tous les participants, l'effort désiré étant à peine plus élevé et l'intérêt à peine un peu plus bas quand on incluait les réponses des trois non-descendants.

Parmi les principales raisons évoquées pour expliquer l'apprentissage du *gaeilge*, la plus importante était l'intérêt pour la culture, avec 85,73% des répondants évoquant un certain impact de cet intérêt dans leur décision. Avec 42,86% des répondants choisissant la plus haute valeur dans l'échelle, évoquant donc un fort impact sur leur décision, l'intérêt pour la culture est donc la raison la plus importante pour laquelle les répondants ont décidé d'apprendre le gaélique irlandais. En incluant les répondants qui n'ont pas d'ancêtres irlandais, ce nombre descend un peu, avec 44,11% des répondants estimant que l'intérêt pour la culture ait eu un fort impact sur leur décision. Toutefois, la valeur monte à 86,85% lorsqu'il ne s'agit que de savoir si cet intérêt a eu un quelconque impact sur cette décision.

Avec 77,11% de descendants estimant que leur ascendance avait eu un certain impact dans leur décision d'apprendre le *gaeilge*, l'existence d'ancêtres, procure donc la deuxième raison la plus commune pour expliquer l'apprentissage de la langue. Toutefois, seuls 24,71% d'entre eux accordent à cette raison la plus forte valeur sur l'échelle de catégorisation, principalement dans le groupe de ceux ayant des proches connus, mais décédés. De plus,

17,14% de ces répondants estiment que leurs ancêtres n'ont eu aucune importance dans cette décision. Les 5,72% répondants restants estiment que leurs ancêtres n'ont que très peu d'influence sur leur décision.

Il est bon de mentionner que deux répondants ont ajouté, dans la section « autre » des choix de réponse, une mention supplémentaire à leurs ancêtres, l'un mentionnant que le *gaeilge* est la langue de ses ancêtres, l'autre spécifiant qu'il voulait, par cet apprentissage, développer une connexion plus forte avec ses ancêtres. Un autre a également mentionné « Talon en eisch [sic] », référant à Terre-Neuve, *Talamh an Éisc* en irlandais, dont il serait un habitant d'héritage irlandais. J'ai pris la liberté d'inclure cette réponse, qui tient de son héritage, dans les réponses mentionnant les ancêtres. Toutefois, puisque je ne peux savoir si mes répondants ont voté sur la première réponse mentionnant les ancêtres, puis ajouter ce détail, je ne les additionnerai pas aux résultats vus plus haut. Je tenais simplement à les présenter, car ils témoignent, selon moi, d'un enthousiasme souligné pour leurs ancêtres.

Parmi les autres raisons évoquées pour entreprendre cet apprentissage, la troisième en importance était l'environnement culturel, 75,75% des descendants estimant que l'influence au quotidien de la culture irlandaise dans leur milieu avait eu un effet sur leur décision. En incluant les apprenants sans ancêtres irlandais, ce nombre augmente un peu, à 77,79% des répondants. Vient ensuite, en quatrième place, l'éducation, avec 68,58% des répondants, 71,05% avec les 38 participants. Finalement, le voyage prend la cinquième place, 65,72% des descendants et 65,78% de tous les participants estimant que cela a influencé leur décision.

Bien sûr, beaucoup d'autres raisons ont été évoquées que je n'énumérerai pas toutes ici, au risque de m'éterniser sur des poussières. Mais, la famille vivante et les amis, comptent aussi comme de bonnes raisons d'apprendre la langue pour plusieurs répondants.

Il faut également spécifier que certains répondants étaient soit simplement intéressés par les langues et la linguistique, soit heureux de pouvoir se donner un défi intellectuel, soit voulaient apprendre une langue disponible à l'apprentissage ou n'a tout simplement pas trouvé de raison spécifique à leur intérêt et je cite : « Reason : None ».

Mon questionnaire se penchait ensuite sur l'opinion personnelle de mes répondants sur différents éléments de ma recherche.

D'abord, lorsque questionnés sur leurs sentiments de proximité avec la culture irlandaise, maintenant qu'ils apprenaient/parlaient la langue, 42,11% des répondants disaient s'en sentir beaucoup plus proche. D'ailleurs, 34,21% des répondants disaient que la langue irlandaise faisait assurément partie de leur identité. En incluant ceux qui étaient d'accord, mais à un moindre degré, c'est plus du trois quarts des répondants qui estimaient que la langue irlandaise participait de près ou de loin à la construction de leur identité.

Pour faire suite à ce qui a été mentionné dans les observations, 80% des répondants ressentent le fait qu'ils font partie d'un mouvement international, que ce soit la revitalisation de la langue irlandaise, qui transcende le seul territoire irlandais ou simplement à cause des échanges entre leurs deux pays.

Ensuite, lorsqu'interrogés sur la place du *gaeilge* chez les descendants d'irlandais et la place accordée à l'héritage irlandais au Canada, 86,83% des répondants considéraient, à

différents degrés, que le Canada n'en faisait pas assez pour promouvoir la culture irlandaise dans le pays. De même, 89,48% des répondants jugeaient que les gens possédant des ancêtres irlandais devraient entreprendre l'apprentissage du *gaeilge*. À cette question, 32 des 38 répondants estimant que les descendants devaient faire cet effort étaient eux-mêmes descendant irlandais. 34,29% des 35 descendants accordent même une importance majeure à cet apprentissage.

Finalement, quand les 35 répondants durent donner leur avis sur leurs proximités avec leurs ancêtres irlandais, maintenant qu'ils connaissaient, en partie ou en totalité, la langue irlandaise, 97,14% d'entre eux, soit tout sauf un, se dirent en effet plus ou moins proches de leurs ancêtres avec ce savoir. Ceux qui estimaient qu'ils étaient beaucoup plus proches de leurs ancêtres étaient au nombre de 10.

Dans l'ensemble de mon questionnaire, les réponses étaient plutôt éparpillées sur l'échelle des valeurs, toutefois, la plus forte concentration de répondants se trouvait à la plus forte valeur, pour tout sauf les raisons « travail » et « époux » dans la section sur les motivations à l'apprentissage.

Je trouve malgré tout singulier qu'une forte majorité des répondants, qu'ils aient été menés à cet apprentissage par leurs ascendants ou non, aient au moins un ancêtre irlandais. De même, rappelons-nous que presque 35% de ces descendants, donc plus du tiers, estimaient que les descendants d'irlandais devraient s'investir dans l'apprentissage de la langue gaélique. C'est donc dire que, s'ils n'ont pas cette réflexion pour eux même, ils l'ont toutefois pour les autres. Et, malgré le fait que cet héritage ne les ait pas poussés à étudier le *gaeilge*, 34 descendants sur 35 se sentent plus près de cet héritage maintenant.

De nombreux répondants, plus de la moitié, considèrent d'ailleurs que le Canada n'accorde pas une place suffisante à l'héritage irlandais dans son histoire et sa culture. Ils se font, à leur façon, des militants de cette culture au Canada. Il est probable que, de la même façon, les répondants considérant faire partie d'un mouvement international soient très conscients de l'impact de leurs efforts dans la préservation à grande échelle de la langue gaélique.

Qu'ils soient irlando-canadiens ou non, plus du tiers des répondants considèrent l'irlandais comme une part de leur identité. Cela signifie donc que, pour certains, l'identité peut être liée à une langue, sans qu'il y ait d'attache à un héritage culturel. Cela confirme aussi, à petite échelle, que l'identité est effectivement bâtie à partir de ces expériences. Je ne veux pas dire par là que les apprenants du gaélique se considèrent comme Irlandais, mais que la langue est une pièce importante de ce qui les définit, de ce qui les rassemble ou de ce qui les différencie des autres, à l'avis de plusieurs répondants. Après tout, 42% des répondants disaient se sentir plus près de la culture irlandaise, sans nécessairement s'y identifier, au terme de leur apprentissage. Cela fait un lien avec la culture irlandaise comme raison d'apprentissage. L'intérêt pour la culture les a poussés à apprendre la langue, cette langue les a rapprochés de la culture, comme ils le désiraient.

En ce qui concerne l'importance du voyage dans le fait d'apprendre le gaélique, nous avons vu précédemment que le *gaeilge* est loin d'être la langue en usage en Irlande et que même dans les *Gaeltachta*, l'anglais pouvait amplement suffire pour être compris. L'Irlande elle-même reconnaît que le gaélique ne peut pas être compris et parler par tous. Alors, pourquoi s'embêter à apprendre cette langue si ce n'est que pour voyager? O'Rourke et

DePalma ont possiblement la réponse dans leur article (2016). En effet, elles ont remarqué dans leurs recherches, elles ne sont pas les seules, que plusieurs apprenants de langues minoritaires passaient à travers ce processus d'apprentissage afin de vivre une expérience plus authentique lors de leurs voyages. J'en conclus donc que ce sont ces mêmes raisons qui poussent des gens à apprendre le gaélique irlandais même s'il n'est pas nécessaire au voyage. Peut-être même s'y intéressent-ils dans le but de visiter un *Gaeltacht* précisément?

Finalement, parlons de ceux qui apprennent le *gaeilge* pour leurs études. J'en suis, alors leur présence ne m'étonnait pas. Toutefois, leur présence en si grand nombre, suffisante pour se classer dans le top 5 des raisons de l'apprentissage du gaélique m'a un peu plus surprise. En même temps, il ne faut pas oublier ce que nous apprenait McMonagle dans son article (2012-b), l'ouverture sur le monde amorcée dans les années 1960 a mené à l'ouverture de nombreux départements d'études irlandaises, gaéliques ou celtes, il n'est donc pas étonnant que plusieurs répondants étudient dans le domaine. Puisque ces répondants sont moins nombreux que les gens ayant accordé une importance à leur ascendance, il est probable qu'il existe une corrélation entre ces étudiants et leurs ascendances. Toutefois, en en étant moi-même une, je ne dois pas oublier les étudiants sans ascendance gaélique qui sont également dans ces programmes.

Entrevues

Avec le questionnaire, mes entrevues ont été ma plus grande source d'informations dans cette recherche. Même si je n'ai interrogé que sept personnes, ce sont ces personnes qui m'ont donné les détails qui m'ont permis de préciser les résultats obtenus dans le

questionnaire, mais également de formuler ce questionnaire afin de voir si je pouvais repérer des éléments nommés par mes répondants chez plus de gens.

La question principale de mon entrevue étant celle de ma recherche, j'ai pu rapidement en venir au fait. Pour trois de mes répondants, les plus informés sur leur héritage irlandais, cet héritage a été une raison prépondérante, voire la principale raison pour laquelle ils ont décidé d'entreprendre cet apprentissage.

Tomas^{*}, mon premier répondant, parlait de ses ancêtres avec beaucoup de ferveur, mentionnant comment il était fier de cet héritage, tout comme son père, qui lui vient de ses arrière-grands-parents, qui pour leur part cachaient beaucoup leur langue. Pour Tomas, le *gaeilge* est SA langue, plus que l'anglais qu'il a appris au berceau. Il sent que le gaélique irlandais devrait être sa langue natale même. On constate un fort attachement à la langue gaélique, son héritage chez Tomas.

Pour Ida, qui a grandi avec des parents irlandais, la langue irlandaise n'en est pas une de revendication identitaire, mais de préservation de cette identité. Ida a été en contact avec le *gaeilge* dès l'enfance, cette langue lui apparaît donc naturelle pour elle. Si cette proximité depuis l'enfance avec la langue gaélique et son amour pour les langues l'ont menée à s'y intéresser à l'université, quand le cours lui fut offert de façon optionnelle, elle ne s'y impliqua pas beaucoup pour commencer. C'est avec le temps qu'elle devint de plus en plus impliquée

* Pour conserver l'anonymat des répondants, tous les noms ont été changés.

dans la communauté gaélophone de l'Ontario, devenant éventuellement l'un des cofondateurs du *Gaeltacht* Thuaisceart an Oileáin Úir.

Wyatt, pour sa part, a toujours eu un intérêt pour son ascendance irlandaise, mais ne pensait pas nécessairement apprendre la langue. C'est quand il a découvert que des cours se donnaient à Montréal qu'il s'est dit « pourquoi pas » et est allé entreprendre l'apprentissage du *gaeilge*. Il espère également pouvoir utiliser ce savoir pour écrire et voyager.

Evelyn, une autre de mes répondantes, est passée un peu par le même parcours, mais son ascendance a eu beaucoup moins d'impact pour elle. Ayant une formation en linguistique et littérature, elle s'intéressa à la langue surtout pour cette raison. Elle apprit l'existence des cours de gaélique quand elle entendit parler à la radio de la Société Gaélique, à laquelle elle s'intéressa, motivée par son ascendance. Ayant accès à un moyen d'apprendre la langue, elle s'engagea dans des cours, mais surtout par curiosité intellectuelle.

Mes deux prochaines répondantes, Eireen et Brigid, n'avaient même pas connaissance d'avoir des ancêtres irlandais quand elles entreprirent d'apprendre l'irlandais. Eireen, une professeure de danse traditionnelle irlandaise, a dû apprendre la langue pour connaître les termes spécifiques à cette forme de danse et avoir sa certification. Brigid, pour sa part, a appris la langue par le biais de sa spiritualité. Pratiquante des croyances « néo païennes celtisantes », dans ses mots, elle voulait apprendre la langue afin de pouvoir pratiquer les différents rites de la façon la plus authentique et respectueuses de ses croyances possibles. Elle espère éventuellement faire une retraite dans un *Gaeltacht*, et veut donc parler la langue pour pouvoir accomplir ce rêve.

Pour elles, apprendre qu'elles avaient des ancêtres irlandais, après le début de leur apprentissage, a été un facteur de motivation pour persévérer, mais pas seulement ça. Pour Eireen, avoir des amis et un réseau de gens appartenant aux membres de *Gaeltacht* canadien est l'un des principaux facteurs qui la motivent à continuer. Si elle met les efforts nécessaires pour persévérer, c'est d'une part parce qu'elle aime les défis, mais également parce qu'elle veut rester au même niveau que ses amis dans les cours. Pour Brigid, c'est surtout sa passion pour la culture irlandaise qui alimente son désir d'apprendre, en plus de ses ancêtres et de sa religion. Pour elle, participer à une culture, c'est en connaître tous les détails, y compris la langue. C'est la seule vraie façon de réellement apprécier une culture tout en respectant ceux à qui elle appartient.

Finalement, ma dernière répondante, Sybil, a certes des ancêtres irlandais connus, mais ceux-ci n'ont aucune importance ni dans sa décision d'apprendre le gaélique ni dans sa persévérance à l'apprendre. Sybil étudie cette langue par curiosité et, surtout, par nécessité académique.

Contrairement aux réponses du questionnaire, la majorité de mes répondants considèrent que le fait d'apprendre le gaélique est un choix purement personnel. Si certains insistent sur le fait que ces descendants profiteraient d'apprendre la langue, seul Wyatt croit que les gens ayant cet héritage devraient tous faire cet apprentissage.

Malgré ces différences évidentes dans leurs raisons d'apprendre, les répondants partageaient pour la plupart le sentiment que la langue irlandaise faisait partie de leur identité, avec certaines nuances. Je n'ai pas eu l'occasion de poser la question à Sybil et Wyatt, alors je n'assumerai pas leurs réponses, mais pour les autres, surtout Brigid, Ida et Tomas, le fait de

parler irlandais est définitivement une caractéristique de leur identité. Pour Tomas, cela va même jusqu'à se qualifier lui-même de « Canadien-Gaélique », ni Anglais, ni Irlandais, mais bien un entre-deux. Cette importance identitaire est renforcée par le fait qu'il connaît la région d'origine de ses ancêtres et s'applique à parler le gaélique de cette région précise et non pas juste un gaélique « standard ». Il s'est donc approprié la langue à sa manière. Ida, pour sa part, qui pensait déjà que l'irlandais était sa langue naturelle, confirme que c'est une partie d'elle-même. Le rapport aux racines, dans les trois cas, était important.

Pour Brigid, malgré son héritage italien et irlandais, c'est uniquement la langue irlandaise qui est une part de son identité. Si elle s'identifie à ses racines irlandaises, elle ne sent pas le même attachement à son ascendance italienne.

Pour Evelyn, ce n'est pas aussi tranché. Si le gaélique est en effet une grande part de sa vie, elle n'irait pas jusqu'à dire qu'elle s'identifie à la langue. Il en va de même pour Eireen, pour qui cette langue n'est pas une façon de se décrire. Pour la citer, parlant de cette part de son identité : « C'est là, dans mon garde-robe, mais je ne le porterais pas ». Pour elles, l'irlandais est en effet une part importante de leur vie ou une présence dans le spectre de leur identité, mais elles ne se considèrent pas encore comme assez habiles ou investies dans la langue pour s'en servir comme qualificatif.

Pour la majorité d'entre eux, à l'exception d'Eireen et Sybil, la langue gaélique leur a permis de se rapprocher de leurs racines et de leurs ancêtres. Tomas explique que la langue lui permet de comprendre et voir le monde comme ses ancêtres, fait que soutient Ida pour qui la langue est une porte vers une différente conception du monde, peu importe laquelle.

Le rapport à la culture revenait également souvent parmi les répondants. Que ce soit religieux ou artistique ou simplement le mode de vie, les répondants s'entendaient pour dire que le gaélique irlandais est une excellente façon de se connecter avec la culture irlandaise dans son ensemble. Ce sont d'ailleurs les raisons qui ont poussé Brigid et Eireen à apprendre la langue. Pour Evelyn, Ida et Tomas, la langue est tout simplement la porte d'accès à la culture irlandaise. Tout passe par la langue, d'abord et avant tout, selon Tomas. On peut exécuter des danses traditionnelles ou interpréter des chants irlandais sans réellement en connaître les paroles, mais on sera toujours confronté à la langue alors autant l'apprendre et la comprendre.

Aux yeux de plusieurs répondants, le Canada ne promeut pas suffisamment l'héritage gaélique au Canada. Brigid irait même jusqu'à dire qu'il le cache. Il n'y a qu'à repenser au nombre d'apprenants qui n'ont pas su avant longtemps que le *gaeilge* était enseigné au Canada.

Pour conclure, le sentiment d'appartenir à un mouvement international n'était pas partagé par tous. Si certains répondants, comme Ida, étaient fiers de participer à la sauvegarde de la langue irlandaise, de contribuer à ce que cet aspect de la culture ne disparaisse pas, Tomas n'était pas aussi convaincu par la question. Il avait pu remarquer que les gens des *Gaeltacht*, en Irlande, étaient heureux que la diaspora ne soit pas « perdue », mais même en Irlande plusieurs ne comprenaient pas son enthousiasme pour la langue irlandaise. Certains allaient même jusqu'à se moquer, lui disant qu'il était plus irlandais que les Irlandais, à son grand mécontentement. Ida, dont certains membres de la famille encore en Irlande qui ne comprenaient pas l'intérêt qu'elle portait à la langue, connaissait une incompréhension

semblable de la part d'Irlandais de souche. Sybil et Brigid, pour leur part, ayant assisté à plusieurs des activités organisées par *Comhrá* et « commanditées » par l'Irlande, pouvaient, elles, sentir l'influence de l'Irlande et l'échange international qui s'opérait entre les deux pays.

DISCUSSION

Comme nous l'avons vu dans le cadre théorique, les recherches sur la langue irlandaise au Canada, ses locuteurs et son apprentissage, ne sont pas très nombreuses. C'est pourquoi j'espère, par ce travail, faire ma part pour agrandir le répertoire de recherches sur ces sujets. Si mon travail est très semblable à celui de Sarah McMonacle, il se distingue par le fait que j'étends mon répertoire de recherche à l'ensemble de l'est du Canada et non seulement au *Gaeltacht* ontarien.

Les chercheurs qui se sont jusqu'alors intéressés aux questions de langues minoritaires ne se sont pas beaucoup penchés sur la question de l'apprentissage et de la revitalisation de ces langues en contexte transnational. Lorsqu'ils le font, ils étudient surtout le cas d'immigrants ou de proches descendants d'immigrants, mais pas de lointains descendants ou de groupes diasporiques. Je ne dis pas que de telles recherches n'ont jamais été faites, bien loin de là, mais je trouve que les langues minoritaires sont la plupart du temps étudiées dans leurs contextes et que les efforts internationaux sont rarement soulignés.

Par cette recherche, j'ai justement tenté de souligner l'effort mis ici, au Canada, pour revitaliser la langue irlandaise.

Pour leur part, les travaux sur l'héritage culturel et l'identité soulignent souvent le fait que les Euro-Américains se réclament de leurs « identités héritées », mais ne l'expriment pas vraiment. En prenant le problème à l'envers, en approchant les apprenants du *gaeilge*, donc

des gens déjà plus investis dans leur héritage, pour connaître leurs relations avec leurs ascendances, j'ai voulu apprendre la place que prenait ce patrimoine dans leur individualité.

Bien entendu, il ne s'agit ici que d'un travail de maîtrise et je n'ai pas la prétention de croire que je saurai mieux répondre à ces questions que des chercheurs expérimentés, mais j'espère au moins, avec mes résultats, ouvrir des pistes de réflexion.

Un rapport aux ancêtres, mais pas aussi important qu'on pourrait croire

Pour commencer, avec 98% des répondants de réclamant de cet héritage, il est vrai que la majorité des apprenants du gaélique sont des descendants d'Irlandais, connus ou supposés. Donc, pour cet aspect de mon hypothèse, j'avais bien raison. Toutefois, s'il est également vrai que, pour plus du trois quarts de ces répondants, cette ascendance a été plus ou moins importante dans leur décision d'apprendre le gaélique irlandais, je m'attendais, avec un nombre aussi élevé de descendants dans les cours, à obtenir un résultat beaucoup plus élevé, plus proche de la totalité des descendants. De plus, seulement 26% de ces descendants considéraient que leurs ancêtres constituaient une des raisons majeures pour lesquelles ils avaient entrepris cet apprentissage. Cela est confirmé par mes entrevues, où seuls trois de mes répondants m'ont confié que leurs ancêtres étaient au cœur de leur réflexion et trois autres m'ont affirmé que cet héritage était plus une motivation qu'une raison d'apprendre la langue.

Comment expliquer alors que, malgré une quasi-totalité des apprenants de descendance irlandaise, la culture soit la première raison d'apprentissage linguistique? Je crois qu'une partie de la réponse est, tout simplement, le fruit du hasard. En effet, avec une population aussi importante au début du siècle, il était pratiquement inévitable que les Irlandais se taillent une place dans la généalogie d'une grande partie de la population canadienne. Il est fort probable,

alors, que plusieurs apprenants du *gaeilge* aient du sang irlandais, sans pour autant s'en revendiquer, ni même le savoir.

Par conséquent, mon erreur aura été d'assumer que le grand nombre de descendants irlandais dans les cours de gaélique témoignerait automatiquement d'un intérêt pour l'héritage gaélique. Cet intérêt est partagé par une forte majorité des apprenants, mais n'est pas non plus universel parmi eux.

De plus, je retiens que les répondants pour qui l'ascendance aura eu la plus forte influence sont ceux qui ont de proches parents décédés. Il est donc probable qu'un certain degré de connaissance de leur bagage culturel soit nécessaire aux descendants pour s'intéresser à la langue. Il est possible que de savoir qu'ils possèdent un bagage culturel irlandais suffise au descendant pour s'intéresser à la culture irlandaise, mais pas automatiquement à la langue.

En m'inspirant du témoignage d'Ida, je crois que l'intérêt pour la langue, en premier lieu, chez les proches descendants d'irlandais, peut avoir été provoqué par des récits ou des contacts très concrets avec la langue gaélique du vivant de ses ancêtres. Les parents d'Ida ne sont pas décédés, mais c'est leur influence qui a inspiré Ida à étudier la langue. Il en va de même pour Tomas, dont les arrière-grands-parents étaient d'héritage irlandais, même s'ils le cachaient.

Malgré le fait que de nombreux apprenants n'aillent pas entamer leurs études à cause de de leur héritage irlandais, plus du tiers de ces descendants estimaient que les gens possédants un héritage irlandais devrait s'investir dans l'apprentissage de la langue gaélique.

Même si leurs héritages n'étaient pas la source de leur apprentissage, ils estiment en quelque sorte qu'ils devraient l'être pour d'autres. Malgré le fait que cet héritage ne les ait pas poussés à étudier le *gaeilge*, parmi les répondants du sondage, 34 descendants sur 35 se sentent plus près de cet héritage maintenant.

Cela vient, je crois, d'un intérêt tardif pour cet héritage irlandais. Rappelons-nous que pour plus d'un de mes répondants, leur héritage irlandais ne les avait pas amenés à apprendre la langue gaélique. Certains n'étaient même pas au courant de cet héritage au moment d'entamer leurs cours. Toutefois, une fois les cours commencés et cette ascendance connue, ils se sont sentis encore plus motivés à apprendre le *gaeilge*. Cet apprentissage ne s'inscrivait plus non seulement dans un contexte culturel ou professionnel, mais un contexte beaucoup plus personnel d'affiliation.

C'est pour cette raison que, même s'ils n'y sont pas particulièrement sensibles au départ, la presque totalité des répondants se sentent plus proches de leurs ancêtres une fois la langue gaélique acquise.

Que ce soit pour la motivation ou pour l'entreprise de l'apprentissage, nous pouvons donc dire que pour les langues minoritaires, l'ascendance est un facteur primordial de l'intérêt qui y est porté.

Le *gaeilge*, un facteur identitaire, même chez les non-descendants

Qu'ils soient de descendance irlandaise ou non, plus du tiers des répondants considèrent l'irlandais comme une part de leur identité. Cela signifie donc que, pour certains, l'identité peut être liée à une langue, sans qu'il n'y ait d'attache à un héritage culturel.

L'identité n'est pas purement rattachée à l'héritage et c'est pour cette raison que certains descendants irlandais ne considèrent pas la langue irlandaise comme formatrice de leur identité. L'identité est par conséquent bâtie à partir des expériences vécues des individus.

À la lumière des résultats précédents, il serait difficile de croire que les descendants irlandais s'identifient automatiquement à la langue irlandaise, simplement parce qu'elle appartient à leur héritage, alors que pour presque un quart de ces descendants, cet héritage est insignifiant, à long ou moyen terme, dans leur apprentissage linguistique.

Si ce patrimoine n'est pas la source de leur volonté d'apprendre le *gaeilge*, il serait étonnant qu'il soit à la base de leur identification à cette langue.

Cependant, si ces apprenants du gaélique ne se considèrent pas comme Irlandais, la langue demeure une part importante de ce qui les définit, de ce qui les rassemble entre eux ou de ce qui les différencie des autres. Après tout, 42% des répondants disaient se sentir plus près de la culture irlandaise, sans nécessairement s'y identifier, au terme de leur apprentissage. Cela fait un lien avec la culture irlandaise comme raison d'apprentissage. L'intérêt pour la culture les a poussés à apprendre la langue, cette langue les a rapprochés de la culture, comme ils le désiraient.

Pour certains, comme Brigid, l'identification à la culture irlandaise, à travers sa langue, se fait à partir de ses racines. La langue irlandaise définit son identité, celle héritée de ses ancêtres. Toutefois, elle n'éprouve pas le même attachement aux Italiens qui forment également une partie de ses origines. C'est tout simplement parce que la culture irlandaise s'approche plus près des valeurs de Brigid; elle s'y est donc plus impliquée et a pu

s'approprier cet héritage à travers son exploration de la culture ancestrale et religieuse, préchrétienne, de ses lointains ancêtres.

De ce fait, le simple héritage culturel ne suffit pas à créer le sentiment identitaire chez un individu. Pour créer cet attachement, la langue irlandaise doit créer un fort intérêt chez l'apprenant, suffisant pour qu'il y investisse une partie de sa vie.

C'est à cause de ces critères et de ce faible nombre d'individus se rattachant à la culture irlandaise qu'on ne peut pas, je crois, dire que les apprenants revendiquant une part « d'irlandaisité » dans leur identité le font à tort et à travers. Autant en entrevue que dans mes observations, j'ai remarqué que les apprenants étaient très méfiants face à cette revendication et que, pour eux, se réclamer de cette « irlandaisité » venait après plusieurs années d'implication importante dans la communauté ou la culture irlandaise.

Il semble s'opérer une sorte de prise de conscience suite à l'apprentissage de la langue irlandaise. Si de nombreux américains et canadiens sont heureux de se proclamer irlando-canadiens et irlando-américains, ne serait-ce que le temps de la Saint-Patrick, sans investir un seul instant à l'apprentissage de la culture ou de la langue irlandaise, les apprenants sont plus restrictifs. Ils réalisent que le fait d'être « irlando » implique bien plus que le sang qui coule dans leurs veines et leur désir de participer au multiculturalisme encourageant la diversité des origines. Ils constatent une différence entre héritage et identité. Ils sont plus critiques envers cette identité, l'entoure de plus de critères d'accessibilité. C'est pourquoi, pour certains, la langue irlandaise est une grande part de leur vie, mais pas de leur identité. Ceux qui ne se sentent pas assez investis ne se réclamaient habituellement pas d'une « irlandaisité ».

Participer à un mouvement transnational

Apprendre le *gaeilge* au Canada n'est pas seulement une expérience locale; cela a des répercussions transnationales. Ces répercussions, les apprenants du *gaeilge* en sont conscients, soit tout simplement à cause des nombreuses implications de l'Irlande dans les activités et cours canadiens, mais également parce qu'ils ont conscience du statut minoritaire de leur langue cible et, par conséquent, de l'importance de leur investissement dans la préservation de la langue irlandaise.

Pour certains descendants, il est important de se rapprocher de l'Irlande, terre de leurs ancêtres, autant que de leurs ancêtres. Pour d'autres, incluant les non-descendants, l'Irlande est simplement un rêve, un lieu de pèlerinage, où vivre leurs passions, croyances et, surtout, pratiquer le *gaeilge* dans la plus grande authenticité.

Cette influence irlandaise, l'Irlande elle-même semble vouloir l'alimenter et pour cause. L'effort des apprenants canadiens pour acquérir cette langue minoritaire qu'est le gaélique irlandais s'inscrit dans sa revitalisation et sa sauvegarde. En Irlande, si nombreux sont ceux qui se réjouissent que la diaspora irlandaise ne soit pas oubliée et effacée par le temps, ça ne veut pas dire que les Canadiens perçoivent leurs efforts de la même façon.

Au moyen de bourses et de stages d'études dans les *Gaeltachta*, différents organismes irlandais assurent la persévérance et le maintien de l'enthousiasme canadien face à la culture irlandaise, mais son implication ne s'arrête pas là. En participant autant dans les activités canadiennes, l'Irlande peut assurer l'offre de cours, mais également leur qualité. Les enseignants de langue irlandaise sont souvent eux-mêmes irlandais.

Malheureusement, le Canada en lui-même n'assurera probablement pas cette conservation. De nombreux répondants, plus de la moitié d'entre eux, considèrent d'ailleurs que le Canada n'accorde pas une place suffisante à l'héritage irlandais dans son histoire et sa culture. Ils se font, à leur façon, les militants de cette culture au Canada. Si le Canada est à l'origine des politiques multiculturelles qui ont mené à cette ouverture sur le monde, mais également sur les héritages culturels de son propre peuple, il n'a lui-même fait que très peu d'efforts pour en faire la promotion. La preuve en est du nombre d'apprenants qui sont tombés « par hasard » sur les cours de gaélique. C'est aussi mon propre cas : lorsque j'ai décidé d'apprendre cette langue pour y consacrer mes études, je croyais d'abord devoir m'en tenir aux livres et à internet.

Plus de la moitié de mes répondants, et la totalité de mes participants en entrevue estiment que le Canada ne fait pas les efforts nécessaires pour promouvoir la culture irlandaise au pays. Certains vont jusqu'à dire qu'il la cache. L'implication de l'Irlande est donc nécessaire si elle veut que le Canada participe à l'effort de revitalisation linguistique irlandais.

De la même façon, les répondants considérant faire partie d'un mouvement international sont très conscients de l'impact de leurs efforts dans la préservation à grande échelle de la langue gaélique. Pour certains, le fait de participer à un mouvement de revitalisation linguistique est une motivation de plus pour s'investir dans son apprentissage, donc sa préservation.

Les impacts sont ressentis jusqu'en Irlande. Si certains ne comprennent pas l'intérêt d'étrangers pour une langue qu'ils jugent parfois eux-mêmes inutile, les gaélophones se réjouissent de voir leur langue prospérer, à très petite échelle, en dehors du pays. Dans les

Gaeltachta, les gens sont heureux de voir que la diaspora n'est pas disparue, qu'il reste encore des gens d'héritage et de langue irlandaise au Canada et aux États-Unis.

L'authenticité du voyage

Je ne pourrai malheureusement pas trop me pencher sur cet élément, car mes résultats de recherches ne m'ont pas suffisamment donné d'informations sur la place du voyage dans l'apprentissage du *gaeilge*. Je vous partagerai toutefois mon hypothèse sur la question, qui pourrait être sujet de réflexion pour une autre recherche.

Nous l'avons dit à plusieurs reprises dans le cadre de ce travail, la *lingua franca* de l'Irlande est l'anglais. Même entre eux, les Irlandais ne se parlent pas tant, voire pas du tout, en *gaeilge*. Apprendre le gaélique pour voyager peut donc sembler futile. En effet, si l'on fait usage du gaélique en Irlande, il est fort probable qu'on se fasse demander la traduction. Les médias gaélophones ne manquent pas de démonstrations de cette réalité. Or, cela n'empêche pas de nombreux apprenants du *gaeilge* de nommer le voyage comme raison de leur apprentissage.

En me fiant à ma propre expérience, je sais qu'apprendre la langue d'un pays cible, dans le cadre d'un voyage, peut tenir de plusieurs réflexions. Le voyageur veut être compris par la population locale hors des lieux touristiques, où l'anglais est moins disponible. Il ne veut pas, ou dans une moindre mesure, passer pour un touriste, afin d'obtenir un traitement différent de la part des locaux. Ou encore, il estime qu'en apprenant la langue, il pourra avoir une expérience plus authentique de son voyage, en partageant cet élément de la culture d'accueil.

Les deux premiers éléments ne s'appliquent pas au cas du *gaelge*. La décision d'apprendre le *gaelge* dans ces circonstances, je crois, provient donc d'une recherche d'authenticité dans les voyages. Le voyageur ne veut pas passer pour un touriste, il veut pouvoir saisir la réalité des locaux à travers leurs yeux. Comme nous le verrons plus tard, la langue est un mode d'emploi vers la compréhension de la mentalité et de la culture des autres.

Il peut sembler présomptueux de croire que l'on peut saisir des siècles de culture en quelques cours de langue. Je ne dis pas non plus que les apprenants qui vont en Irlande croient pouvoir accomplir l'exploit de devenir Irlandais en quelques années d'apprentissage linguistique et un voyage. Je crois plutôt qu'ils espèrent pouvoir développer un sentiment de camaraderie avec leurs hôtes en partageant cette culture avec eux. Après tout, 42% des participants du sondage affirmaient que la langue les avait rapprochés de l'Irlande.

En apprenant les langues des pays qu'ils visitent, les voyageurs espèrent faire de l'expérience du voyage un événement plus naturel. En apprenant la langue gaélique, même sans qu'il n'y aille besoin de le faire, le sentiment d'être un touriste est diminué et, donc, on peut pleinement profiter du mode de vie à la façon des Irlandais.

Il ne faut pas non plus négliger l'attraction des *Gaeltachta* chez le voyageur. En effet, de par le simple fait qu'elles soient des forts du gaélique, les *Gaeltachta* ont un attrait touristique non négligeable, surtout pour l'apprenant du gaélique irlandais. J'ai également l'impression que, justement parce que le *gaelge* s'y parle encore, elles ont quelque chose de plus authentique pour le voyageur. Loin des grands centres comme Dublin et Cork, quoique plutôt proches de Galway, les *Gaeltachta* se trouvent surtout dans les régions plus rurales, à

l'ouest du pays, et donc entretiennent cette image d'Irlande traditionnelle et naturelle, l'image donnée de l'Irlande dans de nombreux médias.

Parler gaélique permettrait donc au voyageur de s'intégrer plus facilement à cette foule qui, certes, peut parler anglais avec aisance, mais dont la langue maternelle et, techniquement, encore le *gaeilge*.

L'intérêt pour la culture au cœur de l'apprentissage

L'intérêt pour la culture est donc la principale raison pour laquelle les gens décident d'apprendre le gaélique irlandais.

Comme il a été mentionné à plusieurs reprises dans ce travail, il est vrai que la culture irlandaise est partout autour de nous, depuis des siècles. La Saint-Patrick, même si elle est loin de ressembler à ce qu'on célèbre en Irlande, est célébrée chaque année ici. C'est d'ailleurs à Montréal qu'on la célèbre depuis le plus longtemps. La musique celtique n'a jamais cessé d'être jouée depuis l'arrivée des premiers immigrants et elle s'est même intégrée à celle des Français et des Anglais. On peut l'entendre régulièrement, dans les films et certains spectacles. D'ailleurs, ses films, tout comme la littérature, s'inspirent beaucoup de la mythologie celtique dès qu'il est question d'histoires médiévales fantastiques, où la magie et la tradition se rencontrent. La danse est également un élément important de la culture irlandaise qui s'est transmise au Canada. Tout comme la musique, la danse traditionnelle irlandaise a influencé la danse canadienne.

Ce qui m'amène à parler du cas d'Eireen, un bon exemple de personne pour qui la culture a été la porte d'entrée dans les cours de gaélique. Elle a commencé à apprendre la

danse à claquette irlandaise, ou danse traditionnelle, quand elle a perdu l'accès aux cours de claquettes canadiennes qu'elle avait toujours suivi. Une amie lui a alors conseillé d'essayer la danse irlandaise, très proche des claquettes canadiennes. Ce fut un coup de foudre pour Eireen, assez pour que, suite à un conflit avec son enseignante, elle décide de donner elle-même des cours. Et pour cela, il lui fallait apprendre le *gaeilge*. Sans cet intérêt pour un autre aspect de la culture irlandaise, elle n'aurait jamais pensé à aller apprendre la langue. Bien entendu, dans son cas, cet apprentissage provient également d'une nécessité, celle de savoir donner les bonnes instructions, dans la bonne langue, à ses élèves.

Cette porte d'entrée vers la langue, Tomas et Ida la voient aussi, mais à l'inverse. Pour eux, la langue est une porte vers la culture. Pour Tomas, la langue est un moyen d'approfondir l'appréciation des danses, musiques, chansons, fêtes et autres éléments de la culture irlandaise que les Canadiens peuvent être amenés à connaître au quotidien. Le reste de la culture découle de cette langue.

L'aspect religieux n'est pas non plus négligeable, même si je doute qu'il soit dominant dans la liste des raisons d'apprentissage de la langue gaélique. En dehors de Brigid, aucun de mes répondants, par sondage ou par entrevue, ne m'a confié avoir des raisons religieuses d'apprendre la langue. Toutefois, il est vrai que, dans d'autres cultures et d'autres religions, plus répandues peut-être, la conversion religieuse s'accompagne habituellement d'un apprentissage linguistique. Pour Brigid, l'apprentissage de la langue gaélique était une façon de mieux pratiquer sa religion et de faire les rites druidiques de façon plus authentique.

La langue deviendrait donc le médium visant à approfondir son expérimentation de la culture irlandaise, puisque les gens peuvent apprécier la culture irlandaise sans passer par la

langue. Nombreux sont ceux qui vivront leur vie en faisant de la danse traditionnelle irlandaise, en écoutant *Celtic Women* ou en visionnant des films du genre *fantasy* sans jamais se soucier de la langue irlandaise. Or, d'autres connaîtront, comme moi d'ailleurs, le besoin d'approfondir leur expérience de la culture gaélique. Alors ces résultats ne sont pas particulièrement surprenants.

Cet approfondissement peut entre autres passer par un choix académique. En effet, rappelons-nous que 68,58% des répondants apprenaient le *gaeilge* dans le contexte de leurs études. Consacrer ses études, donc potentiellement sa carrière, à l'examen de la société irlandaise témoigne d'un fort intérêt pour cette culture, qui n'est pas nécessairement lié à l'ascendance.

Je crois que pour en venir à apprendre la langue gaélique, une langue minoritaire sans usage en dehors de certains contextes très spécifique, il ne faut pas seulement avoir un intérêt pour la culture, mais bien une passion. Pour paraphraser Brigid, pour vraiment pouvoir profiter, respecter et comprendre une culture, il faut s'intéresser à chacun des aspects qui la construisent. Selon moi, la langue est l'un de ses aspects, probablement un des plus importants.

Bien sûr, sur le terrain, j'ai eu l'occasion de rencontrer des gens qui n'étaient dans les cours de *gaeilge* que pour en obtenir leurs crédits universitaires, à titre de cours optionnels, ou encore qui étaient en classe que pour suivre un ami, un parent ou un conjoint. Toutefois, je parle ici des gens volontaires, ceux qui s'impliquent et s'appliquent réellement dans le cours, soit une majorité des répondants selon mon sondage. Eux doivent posséder une réelle passion pour la culture irlandaise.

Il est bon de se demander, également, la place de la celtomanie, dont faisait part Josiane Lord dans son propre mémoire, sur cet intérêt pour la culture irlandaise. Après tout, j'ai constaté, sur mon terrain de recherche, que plusieurs apprenants, pas la majorité, mais certains, avaient en effet une image romancée de l'Irlande.

Il est également possible que, de façon consciente ou inconsciente, cette passion pour la culture irlandaise provienne en effet de leur ascendance, mais je n'extrapolerai pas sur cette hypothèse sans avoir de données abondant dans ce sens.

Il ne faut pas non plus oublier l'implication de nombreux non-irlandais, ou non-descendants, qui participent également énormément aux différentes communautés irlandaises/celtes de l'est du pays. Les efforts témoignent d'un grand intérêt pour cette culture, non alimentés par leur ascendance. Certains parmi eux sont d'ailleurs les plus dévoués à l'apprentissage de la langue irlandaise. Ceux-là, assurément, ont été amenés en classe par leur passion pour la culture irlandaise.

La danse irlandaise, la musique et les chants sont différents éléments de la culture irlandaise qui sont particulièrement intéressants en eux-mêmes en plus d'être présents dans le quotidien des Canadiens, à travers les spectacles, les films et différents éléments de la culture populaire. Les sports, de par leurs particularités, peuvent également attirer des gens de tout horizon qui sont seulement attirés par une offre sportive différente. Cela a été démontré par la présence de non-apprenants aux événements culturels.

Cependant, si la culture en soi, et non pas l'héritage, est le principal prétexte pour vouloir apprendre une langue minoritaire, on pourrait facilement trouver des cours de galicien

ou de same à Montréal et ailleurs. Ces deux langues appartiennent-elles aussi à des cultures passionnantes. Or, ces cours n'existent pas, tout simplement parce que les cultures galiciennes et sames ne sont pas proches de nous et que nous en entendons rarement parler. En fait, dans le cas de ses deux langues, le rapport aux ancêtres aurait probablement une importance prépondérante dans la décision de les apprendre.

Ce qui rend la culture irlandaise aussi intrigante c'est le fait qu'elle soit partout autour de nous, probablement à-cause de la présence de ces nombreux ancêtres précédemment nommés. L'accès facile à la culture gaélique est ce qui permet à autant de gens de développer l'intérêt suffisant pour s'y intéresser de plus près.

C'est donc en fait la proximité de cette culture, qui fascine, qui est réellement la principale cause de l'apprentissage du gaélique.

Finalement, parlons un peu de ceux qui apprennent le *gaeilge* pour leurs études. J'en suis, alors je ne peux pas dire que leur présence étonne. Toutefois, leur présence en si grand nombre, suffisante pour se classer dans le top cinq des raisons de l'apprentissage du gaélique m'a un peu plus surprise. Puisque ces répondants sont moins nombreux que les gens ayant accordé une importance à leur ascendance, il est probable qu'il existe une corrélation entre ces étudiants et leurs ascendances. Toutefois, en étant moi-même une, je ne dois pas oublier les étudiants sans ascendance gaélique qui sont également dans ces programmes. Dans ce cas aussi, c'est probablement l'intérêt pour la culture qui est responsable du flot d'étudiants en études celtes, irlandaises et gaéliques. Mes recherches ne sont pas penchées sur les études académiques de la langue gaélique, alors je ne m'avancerai pas plus dans ce domaine.

Bref...

Au terme de cette recherche, je peux affirmer que mes hypothèses étaient techniquement vraies : la majorité des apprenants du gaélique ont effectivement des ancêtres arrivés d'Irlande au cours des derniers siècles et, pour ces descendants, leurs racines irlandaises ont souvent été un facteur déterminant de leur processus d'apprentissage. Toutefois l'impact de l'ascendance sur la décision de suivre un cours de gaélique irlandais n'est pas aussi important que je le croyais. Si plusieurs répondants-descendants ont indiqué qu'ils avaient effectivement pris la décision d'apprendre le *gaeilge* pour se rapprocher de leurs ancêtres, c'est réellement l'intérêt pour la culture qui prime dans la liste des raisons pour lesquelles les gens apprennent la langue gaélique. Malgré le fait que 92% des répondants soient des descendants, tous n'ont pas été attirés par le gaélique pour cette raison. Certains ne l'ont même pas du tout été. À la fois pour les descendants et les autres apprenants, c'est l'intérêt pour la culture qui prime sur la décision d'apprendre le *gaeilge*.

Pour la forte majorité des apprenants d'héritage irlandais, la langue est effectivement un moyen de reconnecter avec leurs racines, même quand ce n'est pas pour ces raisons qu'ils ont commencé leur apprentissage. La langue les rapproche de l'Irlande. Pour certains, même parmi les non-descendants, cette langue est un outil de construction identitaire. Toutefois, ce n'est pas pour autant qu'ils s'identifient comme irlando-canadiens ou que cette langue est une pièce de leur construction identitaire. La précaution et la retenue avec laquelle mes répondants intégraient ou non le gaélique irlandais à leur identité témoigne d'une attention toute spéciale portée aux nombreux autres qualificatifs de l'identité culturelle.

Les classes de *gaeilge* sont certainement composées majoritairement de gens ayant des ancêtres irlandais, mais ceux-ci tendent également à pratiquer différentes activités culturelles irlandaises en dehors des cours de langue, que ce soit le sport, le chant ou d'autres événements traditionnellement irlandais dans lesquels ils s'impliquent beaucoup. Cette relation entre langue et culture peut s'exprimer dans un sens comme dans un autre : la culture aura amené des gens à s'intéresser à la langue, mais l'inverse est également possible. Langue et culture entretiennent l'intérêt des apprenants pour l'un et pour l'autre.

Dans les motivations pour apprendre le gaélique irlandais, l'intérêt pour la culture domine, mais c'est surtout dû au fait de sa proximité et de sa présence au quotidien que cet intérêt est présent d'abord et avant tout. Il est possible de croire que si un autre peuple, peu importe ses origines, avait immigré en masse au Canada et avait eu une aussi grande influence dans notre quotidien que son imaginaire avait inspiré nos films, romans, musiques, danses et autres aspects de notre culture, c'est de leur langue que nous serions en train de parler ici.

CONCLUSION

Quand je suis rentré pour la première fois dans un cours de gaélique, j'ai été surprise par la quantité d'élèves dans la classe, mais également dans le département d'Études irlandaises, où se donnait le cours. Je ne comprenais pas l'intérêt de tous ces gens pour une langue minoritaire, en grand danger même, si loin de son pays d'origine. Je savais que, même en Irlande, la langue n'était pas tant parlée et je ne pouvais concevoir que tous c'est gens soient, comme moi, simplement là à cause d'une passion inexplicée pour la culture irlandaise. Je me suis alors remémoré qu'à mon adolescence, où le simple fait de croire avoir des ancêtres Allemands me suffisait pour vouloir apprendre la langue allemande. J'ai repensé aux Franco-Ténois qui envoyaient leurs enfants dans les écoles francophones pour qu'ils puissent se réapproprier leur langue. J'ai déduit que ce même intérêt pour son héritage culturel devait habiter la majorité de ces apprenants du *gaeilge*. Et, qu'une fois acquise, cette langue devait s'inscrire dans l'identité des apprenants.

Par ce mémoire, j'ai voulu voir si des expériences que j'ai vécues par le passé pouvaient s'appliquer à une langue et une culture qui me passionne, celles de l'Irlande. Pour moi, qui suis Québécoise, les questions de langue minoritaire et d'identité culturelle sont très importantes et je suis consciente de la chance que j'ai d'habiter une province où parler français est une banalité de tous les jours. Par conséquent, j'admire d'autant plus la résilience de ceux qui se battent pour la préservation de leurs langues dans des milieux qui leur sont peu favorables. Parmi ces gens, il y a les gaélophones, d'Irlande, mais également d'ici.

Pour mieux faire comprendre au lecteur la source de mon raisonnement, j'ai cru bon de faire une revue de l'histoire du *gaeilge* en Irlande, puis au Canada. Il importait pour moi que le lecteur comprenne bien, d'une part, l'absence d'apport économique ou professionnel à l'apprentissage du gaélique, particulièrement au Canada, d'autre part, l'importance de la diaspora irlandaise pour la formation de ce pays et les nombreux efforts effectués ici aussi, pour préserver la langue. Nous avons donc vu comment, en Irlande, le *gaeilge* ne s'est jamais complètement remis des lois et de la mauvaise presse qui ont terni son image avant l'indépendance. Nous avons ensuite vu comment cette même indépendance a, ironiquement, nuit à la revitalisation du *gaeilge*, autant dans la République qu'en Irlande du Nord. Finalement, nous avons vu comment des siècles d'histoire irlando-canadienne ont mené, par les mêmes politiques britanniques qu'en Irlande conquise et l'influence de groupes francophones et anglophones dominants, à la chute du gaélique au Canada.

Une fois cette mise en contexte faite, nous avons vu par quels moyens, recherches de terrains, sondages et entrevues, je comptais faire cette recherche. Nous avons ensuite survolé ce qui avait déjà été fait dans les recherches sur la langue et l'identité, l'héritage culturel et linguistique et l'attrait pour « l'exotisme » irlandais. Notre survol a été suivi d'une brève section sur les différentes tactiques mises en place pour revitaliser la langue gaélique en Irlande, afin que nous puissions comprendre, plus tard, l'importance de l'apprentissage au Canada pour cette revitalisation.

Ma recherche aura mené à des conclusions qui aborderaient plus ou moins dans le sens de mon hypothèse. La grande majorité des apprenants du *gaeilge* possèdent une ascendance irlandaise et cette ascendance a effectivement poussé plusieurs personnes à se réapproprier la

langue de leurs ancêtres. Plus du tiers des apprenants du *gaelige* reconnaissent eux-mêmes l'importance pour ceux qui possèdent un héritage irlandais de se réapproprier cette culture. Chez la quasi-totalité des descendants, apprendre le gaélique irlandais les aura effectivement rapprochés de leurs ancêtres. La langue leur aura apporté une façon de comprendre le monde comme eux et de préserver leurs mémoires, leur culture. Pour ceux que l'ascendance n'aura pas incités à apprendre le *gaelige*, elle sera souvent devenue un facteur de motivation pour persévérer dans les cours, mais également pour s'impliquer dans les communautés irlandaises de leurs régions et explorer d'autres aspects de la culture de leurs ancêtres.

S'il est vrai que l'ascendance peut être un fort incitatif à entreprendre cet apprentissage, il appert que la culture est réellement la raison dominante qui pousse les gens à apprendre la langue irlandaise. L'Irlande est un pays riche en histoires, créatures de légendes et autres images fantastiques qui ont nourri la culture et l'imaginaire populaires de l'occident. Elle a été grandement romancée et embellie à travers les films, les romans et les autres médias artistiques qui partagent nos vies. Il n'est pas étonnant que la culture se soit imposée comme raison initiale d'un attrait pour la langue gaélique. J'ai moi-même entamé mes cours de *gaelige* suite à mon intérêt pour la culture irlandaise née avec l'image romancée de l'Irlande que nous transmet la culture populaire.

Toutefois, la richesse de cette culture n'a pas suffi à créer cet intérêt pour ce qui est irlandais. Si autant de Canadiens s'intéressent à la danse, à la musique, à la littérature et à la langue irlandaise, c'est parce qu'elle est partout autour de nous. Sans cet accès, sans l'importance de l'Irlande dans l'Histoire et la culture nord-américaine la culture irlandaise serait aussi peu connue que bien d'autre culture étrangère. Tout comme avec la culture

française et anglaise, la culture irlandaise marque encore les esprits canadiens aujourd'hui justement à cause de la grande diaspora irlandaise qui s'est installée au pays.

Dans une prochaine recherche, il serait bon d'approfondir les raisons qui peuvent mener à cet intérêt pour la culture irlandaise au Canada.

Bien que de nombreux descendants apprennent la langue pour se rapprocher de leurs racines, peu d'entre eux intègrent ensuite cet apprentissage dans leur identité. Et ceux qui le font n'ont pas nécessairement un héritage culturel irlandais. Si pour certains, le fait d'avoir des racines irlandaises suffit à se réclamer d'un héritage irlandais, la crainte de se réclamer à tort et à travers d'une culture qu'ils ne maîtrisent pas encore assez fait en sorte que peu d'apprenants considèrent la langue comme un marqueur identitaire.

Les raisons d'apprendre le *gaeilge* sont nombreuses et variées et, dans notre monde multiculturel, il est facile d'aller explorer différentes cultures pour se créer un bagage identitaire, mais aussi tout simplement un bagage de connaissances et d'expériences. Il a été question ici de l'Irlandais, mais l'expérience pourrait également se faire avec le grec, l'italien ou bien l'espagnol, qui sont des langues de peuples tout aussi influents au Canada.

Dans tous les cas, ce qui est sûr, c'est que peu importe la raison de leur apprentissage, les apprenants du gaélique irlandais participent, consciemment ou non, à la survie d'une langue en danger et ça, l'Irlande ne manque pas de le remarquer et de l'alimenter.

Bibliographie

Articles de périodiques

- Borooah, Vani K., Donal A. Dineen, and Nicola Lynch, 2009, « Language and Occupational Status: Linguistic Elitism in the Irish Labour Market », *The Economic and Social Review* Vol. 40, p. 435–60.
- Byron, Reginald, 1998, « Ethnicity and Generation: On "Feeling Irish" in Contemporary America », *Ethnologia Europaea*, No. 28, p. 27-36.
- Charaudeau, Patrick, 2001, « Langue, discours et identité culturelle », *Ela. Études de linguistique appliquée*, No 123-124, p. 341-348.
- Cormack, Mike, 2000, « Minority Languages, Nationalism and Broadcasting: The British and Irish Examples », *Nations and Nationalism*, Vol. 6, no. 3, p. 383–98.
- Costa, James, 2010, « Des derniers locuteurs aux néo-locuteurs : revitalisation linguistique en Europe », *Fait de langues*, Nos 35-36, p. 205-223.
- Drozdowski Danielle, 2011, « Language Tourism in Poland » *Tourism Geographies*, Vol. 13, No 2, p. 165-186
- Feuerverger, Grace, 1991, « University Students' Perceptions of Heritage Language Learning and Ethnic Identity Maintenance », *The Canadian Modern Language Review/La revue canadienne des langues vivantes*, Vol. 47, No 4, p. 660-677.
- McEwan-Fujita, 2010, « Ideology, affect, and socialization in language shift and revitalization : The experience of adults leaning Gaelic in the Western Isles of Scotland », *Language and Society*, No 39, p. 27-64.
- McMonagle, Sarah, 2012, « Finding the Irish Language in Canada », *New Hibernia Review / Iris Éireannach Nua*, Vol. 16, No 1, p. 134-149. (b)
- McMonagle, Sarah, 2012, « Gaeltacht Thuaisceart an Oileáin Úir: post-territorial Irishness and Canadian multiculturalisme », *Irish Studies Review*, Vol. 20, No. 4, p.407-425. (a)
- Norton, Bonny et Kelleen Toohey, 2011, « Identity, language learning, and social change », *Language Teaching*, Vol. 44, No 4, p. 412-446.
- O'Rourke, Bernadette et Renée DePalma, 2016, « Language-learning holidays: what motivates people to learn a minority language? », *International Journal of Multilingualism*, p. 1-18.

Paulston, Christina Bratt, Pow Chee Chen et Mary C. Connerty, 1993, « Language reogenesis: A conceptual overview of language revival, revitalisation and reversal », *Journal of Multilingual & Multicultural Development*, Vol. 14, No. 4, p. 275-286.

Richter, Michael, Michel Banniard et Geneviève Bühner-Thierry, 1993, « Les Langages en pays celtiques », *Médiévales*, No. 25, p. 53-60.

Sévigny, André, 1992, « La Grosse Île: quarantaine et immigration à Québec (1832-1937) », *Les Cahiers des dix*, No. 47, p. 153-192.

Wagner, Anne-Catherine, 2007, « La place du voyage dans la formation des élites », Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 5. No 170, p. 58-65

Contre-rendu de conférences

Crystal, David, Juin 2005, « Revitalizing the Celtic Languages », Communication présentée à la *XI Annual Conference of the North American Association for Celtic Language Teacher*, Bangor. Repéré à <file:///C:/Users/Am%C3%A9lie/Downloads/Langdeath2.pdf>

Mémoire

Lord, Josiane, 2008, *Apprendre le gaélique au Cap-Breton : La mélodie des origines*. (Mémoire de maîtrise, Université de Montréal). Repéré à https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/7326/Lord_Josiane_2008_memoire.pdf?sequence=1&isAllowed=y

Monographies et chapitres de livres

Cardinal, Linda et Simon Jolivet, 2014, « Nationalisme, langue et éducation : les relations entre Irlandais catholiques et Canadiens français du Québec et de l'Ontario aux xix^e et xx^e siècles », p. 84-117, in Cardinal, Linda, Simon Jolivet et Isabelle Matte (Éd.), *Le Québec et l'Irlande*, Québec, Septentrion. 291 p.

Doyle, Danny, 2015, *Mile míle i gcéin: The Irish Language in Canada*, Ottawa, Borealis Press, 319 p.

Foley, William, 1997, « Standard Languages and Linguistic Engineering », p. 398-416, in, Foley, William, *Anthropological Linguistics: An Introduction*, Oxford, Blackwell, 514 p.

Horowitz, Adam L., 2013, « Ethnic Identity », in Ritzer, George (Éd.), *The Wiley-Blackwell Encyclopedia of Globalization*. Blackwell Publishing Ltd, Vol. 2, p. 1-4.

- Jolivet, Simon, 2011, *Le vert et le bleu: identité québécoise et identité irlandaise au tournant du XXe siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 292 p.
- MacKay, Donald, 1990, *Flight from Famine: The Coming of the Irish to Canada*, Toronto, Dundurn Press, 367 p.
- McGowan, Mark G., 2009, « Leaving Ireland: A Summer of Sorrow », p.25-41 in McGowan, Mark G., *Death or Canada – The Irish Famine Migration to Toronto, 1847*, Toronto, Novalis,
- Norton, Bonny, 2000, « Identity and language learning », p. 4-6 in Norton, Bonnie, *Identity and Language Learning: Gender, Ethnicity and Educational Change*, Angleterre, Pearson Education Limited, 173 p.
- O'Grady, Brendan, 1988, « A “New Ireland” Lost: The Irish Presence in Prince Edward Island », p. 203-213, in O'Driscoll, Robert & Lorna Reynolds (Éd.), *The Untold Story: The Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada, Vol. I, 553 p.
- Toner, P.M., 1988, « Another “New Ireland” Lost: The Irish of New Brunswick », p. 231-235, in O'Driscoll, Robert & Lorna Reynolds (Éd.), *The Untold Story: The Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada, Vol. I, 553 p.
- Viau, Roland, 2013, « Des travaux et des hommes », p. 35-150, in Viau, Roland, *Du pain ou du sang*, Montréal, Les Presses De L'Université De Montréal, 328 p.
- Ward, John, 1988, « An Attempt to Make Gaelic Canada's Third Official Language », in O'Driscoll, Robert & Lorna Reynolds (Éd.), *The Untold Story: The Irish in Canada*, Toronto, Celtic Arts of Canada, Vol. II, 1041 p.

Publication gouvernementale

The Stationery Office, Février 2015, *Constitution of Ireland*. Repéré à https://www.taoiseach.gov.ie/eng/Historical_Information/The_Constitution/February_2015_-_Constitution_of_Ireland_.pdf.

Rapport de recherche

Darmody, Merike et Tania Daly, 2015, *Attitudes towards the Irish Language on the Island of Ireland*, Dublin, The Economic and Social Research Institute, 107 p. Repéré à https://www.esri.ie/pubs/BKMNEXT294_Vol-1.pdf

Reportage télévisé

Youtube, [Maribel Fingado], (2016, 28 octobre 2016), diffusé sur TG4 en 2007. *Gaeltacht Cheanada, 2007, TG4, Fís an fhisiceora, Aralt Mac Giolla Chainnigh, Canada, Ontario, Irish, Gaelic* [Vidéo en ligne], Repéré à <https://www.youtube.com/watch?v=fVzYZfXxEdQ>.

Sites internet

O'Donnaile, Antaine. 2014. *Your voice : Irish Gaelic*, repéré à <http://www.bbc.co.uk/voices/multilingual/irish.shtml>

Údarás na Gaeltachta. 2018. *Background on the Irish Language*, repéré à <http://www.udas.ie/en/an-ghaeilge-an-ghaeltacht/stair-na-gaeilge/>

Gaelscoileanna Teo. 2013. *What is Immersion Education?*, repéré à <https://web.archive.org/web/20131012153057/http://www.gaelscoileanna.ie/en/immersion-education/cad-e-tumoideachaswhat-is-immersion-education/>

ANNEXE 1 : Glossaire

Gaeilge:

Nom irlandais du gaélique irlandais, appelé simplement « irlandais » en français. En français, le terme « gaélique » réfère plus souvent au gaélique écossais, le *gàidhlig*. Notez que pour ce travail, sauf mention contraire, « gaélique » réfèrera au *gaeilge*.

Gaeltacht (pluriel Gaeltachta) :

Région administrative d'Irlande où la langue priorisée est le *gaeilge*. C'est dans ces régions que l'on retrouve le plus de locuteurs natifs du gaélique et que la langue se parle le plus au quotidien.

Gaélophones :

Personnes parlant une langue gaélique. Il n'existe pas de terme plus spécifique pour différencier les différentes langues gaéliques. Sauf mention contraire, les gaélophones dont il est question dans ce texte sont les locuteurs de gaélique irlandais.

ANNEXE 2 : Sondage

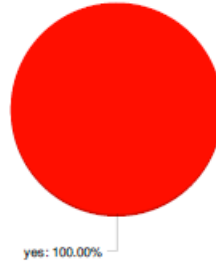
Irish Language in East-Canada: Language, Heritage and Identity

1. I understand and accept the conditions of participation to this research. *

Number of participants: 39

39 (100.0%): yes

- (0.0%): no



2. How long have you been learning the Irish language? (Round down to the closest year. Ex. A year and a half = 1 years) *

Number of participants: 39

2 (5.1%): Less than a year

4 (10.3%): 1 year

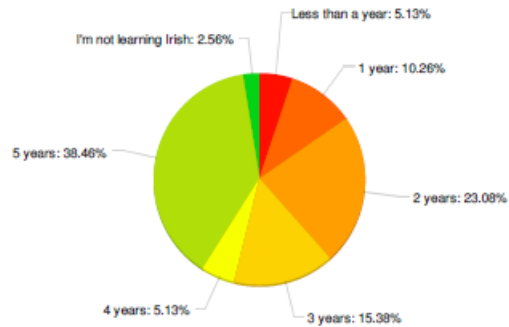
9 (23.1%): 2 years

6 (15.4%): 3 years

2 (5.1%): 4 years

15 (38.5%): 5 years

1 (2.6%): I'm not learning Irish



3. According to these examples, would you say that your level in this language is...

Number of participants: 38

10 (26.3%): Beginner (You know a few words and can say some basic sentences)

4 (10.5%): Advanced beginner (You can write a short text and join known sentences together to make a small speech in the present, past and future tense)

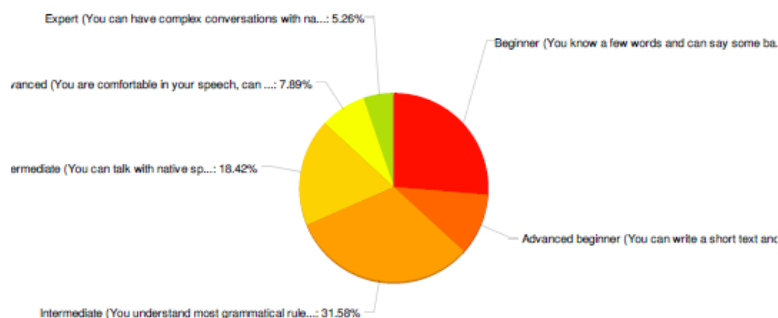
12 (31.6%): Intermediate (You understand most grammatical rules and use them to create new sentences. You understand simple texts and speech when short and slow.)

7 (18.4%): Advanced intermediate (You can talk with native speakers with a limited vocabulary, but don't rely strictly on commonly used sentences. You understand longer texts and normal speed speech)

3 (7.9%): Advanced (You are comfortable in your speech, can read books in Irish and are not searching for words most of the time)

2 (5.3%): Expert (You can have complex conversations with native speakers. Only more specialized themes still elude you from time to time)

- (0.0%): Fluent (You speak like a native speaker)



4. On a scale form 1 to 10, how much effort are you giving to your studying?

Number of participants: 38

	1 (1)	2 (2)	3 (3)	4 (4)	5 (5)	6 (6)	7 (7)	8 (8)	9 (9)	10 (10)	right
left	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	
Not working hard at all	- -	8x 21.05	5x 13.16	5x 13.16	5x 13.16	7x 18.42	2x 5.26	4x 10.53	- -	2x 5.26	Working as hard as I

5. On a scale form 1 to 10, how much effort would you like to give to your studying?

Number of participants: 38

	1 (1)	2 (2)	3 (3)	4 (4)	5 (5)	6 (6)	7 (7)	8 (8)	9 (9)	10 (10)	right
left	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	0
No more effort than now	- -	- -	1x 2.63	2x 5.26	2x 5.26	3x 7.89	2x 5.26	12x 31.58	4x 10.53	12x 31.58	Much more effort 8.03

6. On a scale form 1 to 10, how much interest do you have for the Irish language?

Number of participants: 38

	1 (1)	2 (2)	3 (3)	4 (4)	5 (5)	6 (6)	7 (7)	8 (8)	9 (9)	10 (10)	right	
	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %	Σ %		0 ±
Little interest	-	-	-	-	1x 2.63	2x 5.26	4x 10.53	5x 13.16	7x 18.42	19x 50.00	Major interest	8.89 1.41

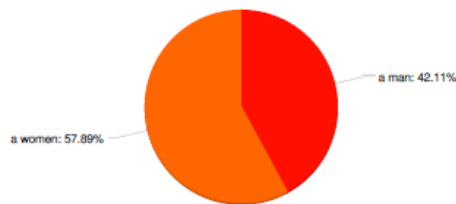
7. Are you...

Number of participants: 38

16 (42.1%): a man

22 (57.9%): a women

-(0.0%): other



8. Age

Number of participants: 38

11 (28.9%): 18 - 25

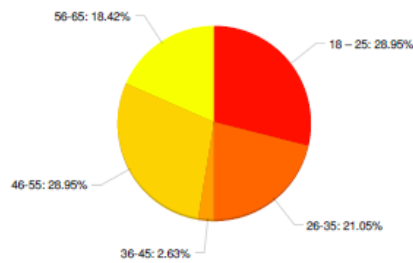
8 (21.1%): 26-35

1 (2.6%): 36-45

11 (28.9%): 46-55

7 (18.4%): 56-65

-(0.0%): 66+



9. Last completed academic level

Number of participants: 37

- (0.0%): Elementary school

5 (13.5%): High School

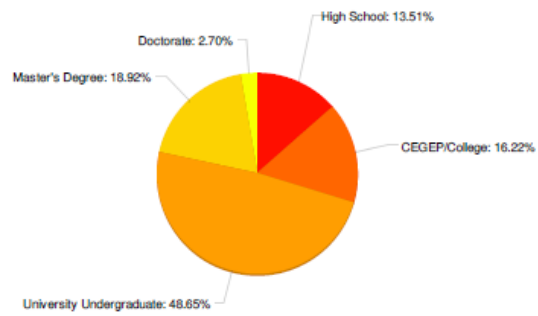
6 (16.2%): CEGEP/College

18 (48.6%): University Undergraduate

7 (18.9%): Master's Degree

1 (2.7%): Doctorate

- (0.0%): Post-Doctorate



10. Do you have Irish ancestry?

Number of participants: 38

11 (28.9%): I have living relatives from Ireland

13 (34.2%): I have close Irish ancestors (dead parents, grand-parents or great grand-parents)

7 (18.4%): I have distant Irish ancestors (great-great-grand-parents or more)

4 (10.5%): I am said to have Irish ancestors

3 (7.9%): I don't have Irish ancestors



11. From 1 to 10, 1 being “Do not agree at all” and 10 being “Totally agree”, explain the reasons why you decided to learn Irish Gaelic.

Number of participants: 38

	1		2		3		4		5		6		7		8		9		10		
	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)	
Work :	17x	44.74	4x	10.53	4x	10.53	-	-	1x	2.63	-	-	4x	10.53	3x	7.89	-	-	1x	2.63	4
Education:	6x	15.79	1x	2.63	-	-	3x	7.89	5x	13.16	5x	13.16	2x	5.26	3x	7.89	4x	10.53	8x	21.05	1
Family:	8x	21.05	2x	5.26	1x	2.63	1x	2.63	5x	13.16	3x	7.89	2x	5.26	6x	15.79	2x	5.26	4x	10.53	4
Ancestry:	6x	15.79	1x	2.63	1x	2.63	-	-	-	-	5x	13.16	2x	5.26	5x	13.16	6x	15.79	9x	23.68	3
Travelling:	8x	21.05	2x	5.26	-	-	2x	5.26	5x	13.16	3x	7.89	3x	7.89	6x	15.79	-	-	8x	21.05	1
Spouse/ In-laws:	22x	57.89	1x	2.63	1x	2.63	-	-	-	-	-	-	-	-	2x	5.26	-	-	4x	10.53	8
Friends :	12x	31.58	-	-	2x	5.26	3x	7.89	1x	2.63	-	-	4x	10.53	5x	13.16	3x	7.89	3x	7.89	5
Cultural environment:	3x	8.33	-	-	3x	8.33	-	-	2x	5.56	5x	13.89	5x	13.89	6x	16.67	2x	5.56	8x	22.22	2
Interest for the culture (...)	-	-	-	-	1x	2.63	-	-	1x	2.63	1x	2.63	4x	10.53	6x	15.79	5x	13.16	16x	42.11	4
Because it's there	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-	-	-	-	-	-	-	-	-
Born and educated in Ire...	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1
I like learning languages	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-	-	-	-	-
Intellectual challenge	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-
Intellectual exercise	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-	-	-	-	-	-	-
Interest in historical ling...	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-	-	-	-	-
n/a	1x	100.00	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
NA	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1
None	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	2
Political	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1
Talon en eisch. Irish New...	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-
Teacher / ESL	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
The language of my ance...	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-
To develop a deeper con...	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	1x	100.00	-

12. From 1 to 10, 1 being “Do not agree at all” and 10 being “Totally agree”, how much do you relate to the following statement?

Number of participants: 38

	1		2		3		4		5		6		7		8		9		10		NA		
	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)	(11)	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)	(9)	(10)		
I feel closer to Irish cult...	-	-	-	-	1x	2.63	6x	15.79	-	-	2x	5.26	8x	21.05	4x	10.53	16x	42.11	1x	2.63	8.33		
I feel closer to my ances...	2x	5.26	4x	10.53	-	-	3x	7.89	4x	10.53	3x	7.89	6x	15.79	2x	5.26	10x	26.32	4x	10.53	7.37		
The Irish language is a p...	1x	2.63	1x	2.63	5x	13.16	1x	2.63	5x	13.16	3x	7.89	1x	2.63	6x	15.79	1x	2.63	13x	34.21	1x	2.63	7.11
I feel like I am part of an...	1x	2.63	4x	10.53	-	-	1x	2.63	5x	13.16	2x	5.26	3x	7.89	6x	15.79	1x	2.63	14x	36.84	1x	2.63	7.37
I think it's important for...	-	-	1x	2.63	2x	5.26	-	-	5x	13.16	4x	10.53	4x	10.53	6x	15.79	1x	2.63	14x	36.84	1x	2.63	7.74
I think Canada should pro...	-	-	3x	7.89	-	-	-	-	2x	5.26	1x	2.63	1x	2.63	4x	10.53	3x	7.89	22x	57.89	2x	5.26	8.63

13. I understand and accept that by clicking on the "next" button of this page, I will submit my survey answers and it will be impossible, for me or the researcher, to have access to my specific answers anymore. It will be impossible for me to withdraw from the research after that, but my participation will stay anonymous.

By answering no, you will be sent back to the introduction page and your answers will not be sent. *

Number of participants: 38

38 (100.0%): yes

- (0.0%): no

